

# l'Occident

## défense de

---

**Maurice BARDECHE :**

**Un cas de schizophrénie : le culte du 18 juin**

●

**J. CUADRADO COSTA :**

**Ramon Ledesma Ramos et la question juive**

●

**Gilles GRANDIN et Alain RENAULT :**

**Les mensonges de Breendonck**

●

**Pierre LASSERRE :**

**Le génie polémique de Joseph de Maistre**

●

**Maurice BARDECHE :**

**Balzac et Flaubert (I)**

---

**Numéros anciens de Défense de l'Occident :**

Première série (1948-1960) : chaque N° 21 Frs

Deuxième série (1960-1975) : chaque N° 21 Frs

Tarif spécial pour quelques numéros devenus très rares.

**Complétez dès maintenant vos collections**



Liste des numéros spéciaux de **Défense de l'Occident** actuellement en vente (chaque numéro fascicule : 21 Frs t. t. c.) :

L'Heure des paysans (1963).

La Jeunesse (1964).

Drames et problèmes de l'Afrique (1965), **prix spécial.**

Où mène le gaullisme (1967), **prix spécial.**

Crimes de guerre des alliés (1965).

L'Agression israélienne et les conséquences (1967).

Les Nouveaux communistes (1968).

Le Rideau de fer bouge (1968).

La Comédie de la révolution (1968).

Les Fascismes inconnus (1969).

Le Fascisme dans le monde (1970).

La croisade antibolchévique, fascicules I, II et III (1974).

La Droite vue d'en face (1975).

Vingt-cinq ans contre l'imposture (1978).

Le Souvenir de Robert Brasillach (1975).

# Défense de l'Occident

Revue Mensuelle — Nouvelle Série — 28<sup>e</sup> Année

JUILLET-AOUT 1980 — N° 176

---

## SOMMAIRE

- Maurice BARDECHE :  
*Un cas de schizophrénie : le culte du 18 juin* . . . . . 3
- J. CUADRADO COSTA :  
*Ramon Ledesma Ramos et la question juive* . . . . . 9
- HIERONYMUS : *La mort mystérieuse du général Patton : pour avoir prétendu défendre l'Europe contre les Soviets* . . . . . 21
- Gilles GRANDIN et Alain RENAULT :  
*Les mensonges de Breendonck* . . . . . 28
- Pierre LASSERRE :  
*Le génie polémique de Joseph de Maistre* . . . . . 39
- Michel PELTIER :  
*Droite, gauche : notions caduques* . . . . . 45
- Pierre GRIPARI : *La règle du silence* . . . . . 55



- Maurice BARDECHE : *Balzac et Flaubert (I)* . . . . . 70
- Charles FILIPPI :  
*Pages choisies de l'histoire de la Résistance* . . . . . 79
- *D'un nouveau complot contre  
le « prêt à porter »* couverture

---

Nouvelle adresse : B.P. 97, 75962 Paris-Cedex 20 - C.C.P. 65 35 65 Paris



## Un cas de schizophrénie : le culte du 18 juin

Les psychiatres se donnent beaucoup de mal pour guérir les hommes : apparemment avec peu de succès. Mais les hommes d'Etat sont plus malheureux encore. Ce sont des empiriques, quand ce ne sont pas des charlatans. Je ne sais pas s'il y a à l'ENA des cours de psychologie collective : ils seraient pourtant aussi utiles que les cours d'économie politique, car les idées n'ont pas moins d'importance dans le destin des hommes que le prix du pétrole ou la plus-value capitaliste. Ce sont les grands courants de pensée et de passion qui donnent sa forme au destin de l'humanité. Ces courants de pensée et de passion sont à l'origine des événements de l'histoire : mais ils sont aussi à l'origine des maladies collectives qui conduisent les peuples à leur perte en leur faisant prendre leurs illusions pour la réalité.

Le *Petit Larousse illustré* décrit en ces termes la maladie que l'on appelle la *schizophrénie* : « Le malade s'isole du monde extérieur et se réfugie dans un univers fantasmatique : ses fonctions intellectuelles se détériorent progressivement. » Comment ne pas être frappé de l'actualité de cette définition au moment où toute la presse commémore avec tant de vénération un acte qui n'a jamais existé que dans notre imagination, cet « appel du 18 juin » que personne en France n'entendit dans le brouhaha dramatique de la stupeur et de l'écroulement ? C'est pourtant sur cette rétrospective falsifiée que nous fondons notre lecture de l'histoire, et, ce qui est pire encore, notre lecture du présent.

Car la schizophrénie s'étend et se ramifie, elle crée un univers. Comme l'illusion individuelle, l'illusion collective invente un instrument qui travestit les faits, elle se fabrique une histoire factice, elle voit l'environnement à travers un vitrail coloré des teintes qu'elle invente. Cet appel que personne n'avait entendu fut à l'origine d'une « résistance » que personne ne perçut. La résistance afghane nous montre aujourd'hui ce que peut la volonté d'un peuple. Quel rapport avec nos histoires de boy-scouts ? Des pétards et des inscriptions, tels furent nos exploits. « Tu causes, tu causes, c'est tout ce que tu sais faire ! » Nous prenions pour une guerre la bouderie de la mauvaise humeur et l'assassinat des territoriaux. Quel gifle nous donne Kaboul ! Ces mains nues, ces pétoires dans les djebels, sous le napalm et sous les bombes, comme ils nous font mesurer notre forfanterie et notre imposture ! La France fut protégée par d'autres moyens, par d'autres hommes. Dans ce changement de dimension du monde, dans cette formidable mutation, son réflexe profond fut d'adaptation, de silence, en attendant la mue que l'histoire préparait sans nous. Mais l'illusion schizophrénique est créatrice. Elle se fabrique des événements et des dieux.

Trente-cinq ans d'incantations, d'actions de grâce et de mythologie ont fondé une véritable religion de la « résistance ». Et cette pression régulière et continue sur les esprits a tellement anesthésié le sens critique ou, comme dit le *Petit Larousse*, « les fonctions intellectuelles » de la collectivité que l'opinion toute entière reconnaît le titre de « soldats de la liberté » aux militants communistes qui se battaient, lorsqu'ils se battaient, pour soumettre notre peuple à une dictature stalinienne bien pire que tout ce que les plus pessimistes pouvaient craindre d'une victoire de l'Allemagne. Le même étouffement, non seulement de l'intelligence, mais du simple bon sens, a fait naître la légende absurde de la participation décisive des troupes squelettiques des maquis à la libération du territoire, alors qu'il est clair, aveuglant, que les Allemands ont dû battre en retraite sous la pression de l'armée américaine après le succès du débarquement et que les actions sporadiques de la « résistance » n'ont été,

dans le meilleur des cas, que des enfantillages héroïques, mais inutiles, qui ont été tristement coûteux en vies humaines. Ainsi d'un tas de sable on a fait une montagne comme d'un appel tombé dans le silence on a fait une date historique.

Comme toute schizophrénie, celle de la collectivité aboutit à une logique qui fonctionne en circuit fermé à partir d'une fausse vérité. Cette logique développe des sentiments, des émotions, des emblèmes, et aussi de faux souvenirs. Il y a quelque chose d'atrocement pénible à voir aujourd'hui des vieillards hallucinés piétiner, avec autant de conviction que d'irréalisme, sur le circuit bien macadamisé, bien jalonné, de leur faux passé, les yeux au ciel, perdus dans le rêve d'une reconquête héroïque, derrière le clairon de Déroulède, dans un air pur, sur une route large, qui ont à jamais disparu du paysage de nos guerres. Et certes, il y a eu, ensuite, les charlatans et les canailles : on ne voit même qu'eux. Ils nous cachent les vieux de l'asile, le cortège triste et larmoyant de ceux qui ont cru, qui croient toujours : traînardes du passé, pareils à ces prêtres eunuques qui accompagnaient en frappant sur leurs tambours les cortèges de Cybèle, aussi hallucinés et déboussolés que leurs malheureuses victimes qui ne se remettent pas de l'ahurissement que leur ont causé leur prison, leurs épreuves et leur dégradation imméritée.

Mais, ce qui est pire encore, ce rêve de schizophrènes étend ses ombres sur le présent. La France invaincue, la France victorieuse est restée, pour ces porteurs de germes pathogènes, la grande nation qu'elle était dans le passé. Ils se font une image fautive de notre situation présente parce qu'on entretient chez eux une image fautive de leur passé. Cette illusion n'épargne pas les moins naïfs qui se trouvent prisonniers, plus ou moins consciemment, de l'illusion collective. La France assez grande pour se défendre seule, assez prestigieuse pour prétendre à l'hégémonie en Europe, assez sûre d'elle-même pour se passer ultérieurement des alliances protectrices : tout l'héritage du rêve éveillé du gaullisme, confirmé par des sondages qui montrent que tout retour à la vérité risque d'être une aventure électorale dangereuse.

Depuis quarante ans, les Français n'ont pas réussi à

prendre conscience du changement d'échelle qui s'est produit dans le monde contemporain. Ils s'obstinent à prendre la France pour l'un des « grands ». Hélas, depuis le knock-out qui a envoyé la France au tapis, défaite que l'abandon de notre empire a rendu définitive, la France n'est plus qu'un pays aux dimensions modestes, aux ressources limitées, à l'armure vulnérable. Comme les autres nations d'Europe, en face des Etats géants de notre temps, nous ne sommes plus, malgré nos rodomontades, que des grandes Belges amères et turbulantes.

Cette schizophrénie collective qui nous brouille la vue dans le présent fait surgir dans notre passé d'étranges fantômes nés de notre délire. Quelle singulière puissance créatrice que celle de l'illusion ! Comme les femmes qui ont été privées d'amour s'inventent des amours imaginaires et des passions immortelles qui meublent le vide de leur triste vie, notre opinion malade se fabrique des vainqueurs qui n'existent que dans nos rêves. Des voix chevrotantes sur les bancs de notre asile se racontent des épopées. Et des milliers de pauvres hères se récitent entre eux, sans qu'aucune douche puisse les guérir, des chevauchées magnifiques portant des noms glorieux Montcornet, le Vercors, Brazzaville, Evian, dont ils ne savent pas que ce sont des noms de défaites.

Un exemple remarquable des développements aberrants qui prolifient sur cette désagrégation mentale est le jugement que la plus grande partie de l'opinion dans notre pays porte encore aujourd'hui sur le général De Gaulle. On le présente non seulement comme le « libérateur » d'un territoire que les troupes du général Eisenhower ont libéré sans avoir besoin de lui, mais comme un homme d'Etat qui a su résoudre avec décision les contradictions dans lesquelles la France se débattait après sa défaite. En réalité, personne n'ose dire que l'état moral de la France actuelle a pour origine ce qui a été permis et récompensé sous le nom de « résistance », que l'incivisme, le mensonge, le terrorisme intellectuel, la forfanterie sont le résultat de la confiscation de la direction spirituelle de la nation par le parti unique du « résistantialisme » qui exerce dans notre pays la même fonction de didactisme et d'inhibition que le parti communiste dans



les démocraties populaires, qu'enfin nos difficultés économiques actuelles proviennent essentiellement de la légèreté criminelle avec laquelle a été abandonnée l'Algérie dont les gisements de pétrole nous font cruellement défaut aujourd'hui. La veulerie actuelle de l'opinion, l'impuissance du gouvernement en face des contre-pouvoirs qui se sont constitués, sa pusillanimité devant les formes nouvelles de la violence, du sabotage, de tous les déguisements que prennent des forces imprévues qui se réclament toutes de la « résistance » à une soi-disant « oppression », tout ce mélange d'anarchie et de peur auquel aboutit le régime actuel, c'est l'héritage de l'homme qui fit appel à l'anarchie pour accéder au pouvoir et à la peur pour s'y installer.

La conduite du général De Gaulle, sous des formes diverses, tient pourtant en un mot : accepter pour durer. Accepter les avanies de Churchill et de Roosevelt, avaler toutes les couleuvres à Londres pour se maintenir et « représenter ». Accepter les crimes et le terrorisme de l'épuration pour exister et affirmer une « légitimité ». Accepter, quand la rébellion était à bout de souffle, accepter sans discussion le honteux traité d'Évian pour rester coûte que coûte au pouvoir. Céder devant l'émeute, se sauver par toutes les concessions, obérer l'avenir pour parader à l'Élysée et jouer les « grands vieillards ». A la fois féroce dans la répression et rétractile devant le péril, insoucieux de l'avenir, acceptant, capitulant, flottant comme un bouchon au courant du plus facile, ambitieux accroché à sa cage à poules, solitaire dans le naufrage de tous : toute sa carrière. « Qu'importe puisque De Gaulle vous reste. » Sa seule pensée : le contraire du « grand chef » dont on veut nous imposer l'image.

Nous accusons à tort des héritiers dépassés et balbutiants. La France ne se retrouvera elle-même que le jour où elle regardera avec honte ce qu'elle a été et ce qu'on lui a fait faire, le jour où elle s'en détournera. Il ne sert à rien de déplorer les fruits pourris que l'arbre porte aujourd'hui : ce sont les racines du mal qu'il faut arracher. Ce n'est pas en se réclamant à l'envi du « gaullisme » qu'on retrouvera une route sûre et ferme pour la politique de notre pays, c'est au contraire en le répudiant. A ce moment-là seulement nous

prendrons conscience de notre faiblesse, de nos illusions, de la longue convalescence qui nous est nécessaire, à ce moment-là seulement nous pourrons mesurer les tâches que nous pouvons entreprendre et renoncer aux prétentions qui ne sont pas à notre portée.

Les garibaldiens du gaullisme font aujourd'hui des effets de torse. Ils parlent haut, ils parlent fort, ils évoque le spectre de Munich. Ce n'est pas Munich pourtant qu'il nous faudrait regretter, mais que nous n'ayons pas eu deux Munich : nous n'en serions pas où nous en sommes. Je ne sais s'il nous reste des chances de réaliser quelque jour l'unité européenne. Celle-ci s'estompe et s'éloigne, les cœurs s'en détachent et les espoirs. Nous n'avons pas voulu commencer il y a trente ans par ce qui fonde les cités, les armes, les lois, la volonté : c'était plus précieux pourtant que les « intérêts communautaires ». Et je doute que nous ayons un jour des Etats forts et décidés après avoir détruit tout ce qui fait la force d'un Etat et tout ce qui lui donne une volonté collective. Le choix que nous avons à faire est pourtant clair. La France seule des gaullistes n'a pour avenir que la défiance, l'égoïsme, la prestance. Que ferons-nous quand l'Allemagne aura basculé dans l'autre camp ? Nos prétentions vaniteuses nous amèneront non pas à subir, mais à demander une humble finlandisation. Si nous ne sommes pas capables de faire un jour une Europe unie et forte, nous n'avons qu'un avenir de vassaux. Demain, il faudra se décider : faire l'Europe ou être la Suisse.

Maurice BARDECHE.

## RAMIRO LEDESMA RAMOS ET LA QUESTION JUIVE

Le texte qui suit représente l'Appendice II du livre, non encore publié, de José Cuadrado Costa intitulé : « *Romanticismo de acero : Ramiro Ledesma Ramos* » (Un romantisme d'acier : Ramiro Ledesma Ramos).

Ledesma Ramos, l'une des plus belles figures du fascisme espagnol, a su exprimer un point de vue original sur la difficile question juive.

Deux auteurs aussi différents dans leurs perspectives et dans leurs conclusions que Sanchez Diana et Herbert R. Southworth ne s'entendent que sur un seul point : déclarer que Ramiro Ledesma Ramos « n'était pas raciste et pas plus (sic) antisémite ». Telle est la phrase de Southworth dans son *Antifalange* (Antiphallenge), phrase que Sanchez Diana cite, en l'approuvant, dans sa *Biografía política* (Biographie politique) (p. 235), pour se contredire par la suite, aux pages 299-300, quand, analysant les relations de Ledesma Ramos avec le national-socialisme, il dit sans ambages : « Il est d'accord avec l'antisémitisme... » Dans une lettre personnelle de cet auteur, celui-ci dit à ce sujet que Ramos était plus proche du national-socialisme que du fascisme italien — ce qui est totalement exact —, mais il glisse ces affirmations incroyables : « Ce qui l'éloignait du national-socialisme était le Racisme — non pour des idées religieuses — mais parce qu'il savait ce que la culture des juifs avait fait

— c'était un disciple théorique d'Einstein ». Plus avant, nous rendrons justice de ces affirmations. Pour le moment, contentons-nous de signaler la totale confusion des auteurs dès qu'ils abordent (toujours superficiellement) cette question : nous avons vu que deux auteurs — l'un partisan et l'autre adversaire de Ledesma Ramos — tombent d'accord pour dire que Ramos n'était pas « antisémite » ; mais il se produit la même chose pour l'opinion contraire, l'affirmation de son admiration pour Hitler et le national-socialisme : voyez, par exemple, *La Revolucion y la guerra de Espana* (La Révolution et la guerre d'Espagne), de Broué et Témime ou *La Falange, partido fascista* (La Phalange, parti fasciste), de Jerez-Riesco.

Ces confusions sont d'autant plus intolérables que — comme nous allons le démontrer — Ledesma Ramos prit clairement position contre le judaïsme, et, plus concrètement, contre deux de ses principaux instruments : le capitalisme et le marxisme.

Avant de poursuivre, il convient de faire une précision importante : le terme « antisémitisme » est vulgaire, banal, comme le remarque Giorgio Freda, d'une imprécision grossière, générateur d'équivoques que ne cesse d'utiliser la propagande sioniste pour créer des difficultés et des malentendus entre les personnes et les groupes qualifiés d'« antisémites » et les peuples arabes, eux aussi « sémites ». Il s'agit là, comme en de nombreux autres cas, d'une manœuvre tendant à diviser le camp de la lutte contre le sionisme. Je parlerai donc toujours d'« antisionisme » et d'« anti-judaïsme », qui sont les termes les mieux adaptés au problème, le second d'entre eux étant fréquemment utilisé par Ramos, qui emploie très rarement celui d'« antisémitisme », sans doute par concession au vocabulaire polémique de l'époque.

Comme point de départ, nous allons poser un fait incontestable : Ramiro Ledesma ne plaça l'axe de son activité politique ni dans le concept de « race » ni dans la lutte contre les juifs en tant que tels ; et, ce faisant, il apporta une fois de plus la preuve de son talent et de sa juste vision

politique. Car, en effet, il aurait été inefficace, en plus qu'absurde et ridicule, de fonder l'action politique sur la base de la lutte contre les juifs dans un pays qui, comme l'Espagne des années 30, avait à peine de juifs. Cette lutte était licite dans des pays comme l'Allemagne, la Roumanie et la Hongrie, dans lesquels la communauté juive détenait les postes-clefs d'une manière nettement disproportionnée par rapport à son nombre.

Mais il existe un autre fait indubitable, et c'est que Ramiro Ledesma se lança dans la lutte politique afin de réaliser une Révolution Nationale dont les deux plus grands ennemis étaient — et sont toujours — deux des plus importants instruments du sionisme dans sa recherche de la domination mondiale : le capitalisme financier et le marxisme. Et il y a plus encore : en diverses occasions, mécontent de la lutte théorique et pratique, Ledesma Ramos désigna clairement le judaïsme comme ennemi mortel, sans tomber pour autant dans les extrêmes discrédités de l'antisémitisme vulgaire, comme le fit Albinana, et sans faire du juif un « deux ex Machina » avec lequel tout expliquer, comme il arrive chez tant d'« antisémites », justement fustigés par Nietzsche.

Nous trouvons un clair exemple de ces derniers antisémites avec Onésimo Redondo, de formation jésuitique et « antisémite » à partir de positions catholiques, « antisémitisme » véritablement discrédité (1), puisque l'Eglise catholique elle-même l'a désapprouvé, comme le prouvent deux exemples, parmi beaucoup d'autres : avant le Concile Vatican II on disait, pendant les offices du Vendredi Saint : « Oremus et pro *perfidis* iudeis... », aujourd'hui on a supprimé le « *perfidis* », et, comme dit Bochaca (*Historia de los vencidos* — Histoire des vaincus —, Tome II) qui sait si demain on ne dira pas « oremus et pro *bonissimis* iudeis... ».

---

(1) Des attitudes comme celle-ci justifient l'affirmation de Nietzsche selon laquelle « c'est justement pourquoi les Juifs sont le peuple le plus **funeste** de l'histoire du monde : l'humanité fut à ce point faussée par l'effet ultérieur de leur action qu'un chrétien peut de nos jours se sentir anti-juif sans se considérer comme la **dernière conséquence juive** ». (L'Antéchrist, § 24, UGE, Paris, 1967).

Le Pape Wojtyla a déjà fait quelques pas dans cette direction, en se prosternant à Auschwitz et en agissant comme pion de luxe du sionisme.

Redondo reprochait au premier périodique de Ledesma, « La Conquista del Estado » (La Conquête de l'Etat) de ne pas se faire l'écho de cette attitude : « ...nous regrettons l'activité antisémite dont ce mouvement a besoin pour être efficace et juste. Nous ne nous laisserons pas de le répéter. » (« Libertad » — Liberté —, n° 1, 13 juin 1931). Mais tandis que le groupe de la « Conquista » combattait de facto le capital juif, Redondo commençait son activité politique en étant étroitement lié aux cercles catholiques du périodique « El Debate » (Le Débat), qui seconda la campagne internationale contre le national-socialisme en s'unissant au chœur des pleureuses protectrices des juifs « persécutés » par Hitler.

Si la lutte pour le national-syndicalisme devait avoir un résultat, elle ne pouvait l'obtenir que sur le terrain de combat sur lequel Ramiro Ledesma l'avait placée : la lutte contre le capitalisme, principal création et quintessence de l'esprit juif, et contre le marxisme, qui détournait les justes aspirations révolutionnaires des travailleurs. D'autre part, il faut tenir compte que jamais Ledesma Ramos ne fit l'éloge du mélange des races comme le fit le Marquis d'Estella (dans l'article « Al volver », dans « La Nacion » — La Nation —, 23 octobre 1933). Il ne rejeta pas non plus le racisme de la façon aussi absolue que le fera José Antonio Primo de Rivera (qui, dans une réponse donnée au journaliste Ramon Blardony, à Alicante, le 16 juin 1936, dit : « La Phalange n'est ni ne peut être raciste »), pas plus qu'il ne nia qu'une nation puisse se fonder sur des fondements ethniques : Ramiro Ledesma l'admit expressément et l'approuva au cours de son analyse de la Révolution nationale-socialiste dans son *Discurso a las juventudes de Espana* (Discours aux jeunesse de l'Espagne), tandis que José Antonio le nia à plusieurs reprises (en citant au hasard : dans les discours parlementaires prononcés le 30 novembre 1934 et le 11 décembre de cette même année).

Ces précisions faites, venons-en à l'étude des références au judaïsme que fit Ramiro Ledesma, dans son œuvre écrite, unique moyen de parvenir à la vérité.

Déjà dans son roman *El Sello de la Muerte* (Le Sceau de la Mort), il constatait l'influence des juifs, croissante depuis le XIX<sup>ème</sup> siècle : « Vous souvenez-vous de Metternich ? Car il se plaignait en disant : « L'ordre social est troublé, les juifs et les journalistes sont les âmes du monde ». Pauvre homme ! Ses plaintes représentaient, au milieu des troubles du siècle dernier, toute une anticipation... » (2).

En ce qui concerne le prétendu « magistère » d'Einstein — auquel nous avons fait allusion plus haut — sur Ledesma, il faut prendre en considération différents points. Ramiro Ledesma étudiait la philosophie et les sciences exactes, et, à ce titre, il était parfaitement naturel qu'il s'intéressât aux théories d'Einstein qui, justement, atteignaient l'Espagne à cette époque, à la fin des années 20. Mais de là à être le disciple théorique d'Einstein, comme le prétend Sanche Diana, il y a un grand pas. En plus de ses trois années de collaborations philosophiques et scientifiques à « La Gaceta Literaria » (La Gazette Littéraire) et à la « Revista de Occidente » (Revue de l'Occident), il ne se référa à Einstein que dans deux articles : « Hans Driesch et les théories d'Einstein », paru dans « La Gaceta Literaria » du 15 octobre 1928 et dans « Bertrand Russell : Analyse de la matière », paru dans le numéro de mai 1929 de la « Revista de Occidente ». Dans le premier de ces articles, il ne reconnaît aux théories d'Einstein qu'une « valeur d'agitation », le mérite de souligner « l'insuffisance des conceptions classiques dépassées ». Et ceci ne permet pas de parler du « magistère d'Einstein » et encore moins si l'on considère que dans l'article suscité, Ramiro Ledesma prévoit « le cas — en rien improbable — où l'on parviendrait à démontrer la fausseté de la théorie (d'Einstein) ». Le système de valeurs de Ledesma, avec sa recherche passionnée de l'absolu, contredit d'une manière criante les ultimes consé-

---

(2) *El Sello de la Muerte*. Ed. Reus, Madrid, 1924, p. 12.

quences des théories d'Einstein qu'Evola résume adroitement sous la forme suivante :

« ...masse et énergie se réduisent ici aux valeurs convertibles d'une formule abstraite et (...) le seul résultat de tout cela est d'ordre pratique : l'application de la formule au contrôle des forces atomiques. Ceci mis à part, tout est consumé par le feu de l'abstraction algébrique associée à un expérimentalisme radical, c'est-à-dire à l'enregistrement des simples phénomènes » (3).

Ceci pour ce qui se rapporte à l'aspect scientifique, parce que si nous pénétrons sur le terrain des idées politiques, Ledesma est l'exact contraire d'Einstein, dont l'activité en ce domaine démontre le niveau mental d'un imbécile profond, comme dans le cas du soutien qu'il apporta aux rouges pendant la guerre civile, ce qui fit dire à Ortega y Gasset : « Il y a quelques jours, Albert Einstein a cru de son droit de donner son opinion sur la guerre civile espagnole et de prendre position devant elle. Or, Albert Einstein témoigne d'une ignorance radicale de ce qui s'est passé en Espagne, en ce moment, depuis des siècles et depuis toujours. L'esprit qui le porte à cette insolente intervention est le même que celui qui, depuis très longtemps, cause le discrédit, à son tour, fait que le monde va à la dérive, faute de *Pouvoir spirituel* » (4).

Voici le jugement de l'un des vrais maîtres de Ramiro Ledesma. (Un autre de ses maîtres fut Martin Heidegger, auquel il consacra trois articles, les premiers qui, en Espagne, parlèrent du philosophe allemand. Cependant, nous ne voulons pas évoquer ici l'adhésion de Heidegger au national-socialisme, puisque nous voulons seulement, pour l'instant, nous placer sur le terrain intellectuel).

Dans le second des articles cités, les références à Einstein sont encore très épisodiques et circonstanciées, sans qu'y puisse apparaître non plus rien qui justifie l'existence de ce prétendu « magistère ». Ramiro Ledesma n'a rien

---

(3) *Chevaucher le tigre*. Ed. La Colombe, Paris, 1964, p. 166.

(4) *Le Rebelion de las masas*. Ed. Revista de Occidente, Madrid, 1959, 33<sup>ème</sup> édition, p. 309.



laissé non plus dans ses papiers inédits qui fasse référence à Einstein ; par contre, il envisageait d'écrire un livre sur Kant et Copernic — c'est-à-dire sur le contraire d'Einstein, livre que son sacrifice à la lutte révolutionnaire l'empêcha d'écrire.

En ce qui concerne le fait de « savoir ce que les juifs avaient fait dans le domaine de la culture », Ledesma le savait certainement : ils l'avaient corrompu. C'est pourquoi, les penseurs qui l'influencèrent le plus (Fichte, Sorel, Nietzsche et Spengler), non seulement n'éprouvaient aucune sympathie pour les juifs, mais plutôt le contraire. Nous possédons des listes assez longues des livres consultés par Ledesma à la bibliothèque de l'Athénée, et il n'y figure pas plus d'auteurs juifs que ceux ayant écrit des livres de mathématique pure (les juifs, comme on le sait, sont très nombreux dans ce domaine) ou ceux ayant écrit quelque livre consulté par simple curiosité (Freud, par exemple).

Ramiro Ledesma n'accorde pas non plus, dans ses articles philosophiques, sa préférence ou son intérêt à des auteurs juifs ; il s'y réfère seulement dans deux autres articles : « Le causalisme de Meyerson », où il se réfère à nouveau, tangentiellement, à Einstein, paru dans le numéro de septembre 1929 de la « Revista de Occidente », et dans « Les sensations tactiles » (« Revista de Occidente », juin 1930), où il fait la recension d'un livre de David Katz. Il ne semble pas nécessaire de souligner le caractère « professionnel » et académique de tous ces articles de « La Gaceta Literaria » et de la « Revista de Occidente », dont il avait à charge les rubriques de « Philosophie et Science », ni d'insister sur le caractère objectif et quasi impersonnel avec lequel Ledesma accomplit ce travail.

Quant à son activité politique, dans « La Conquista del Estado », numéros 6 et 12, parurent des extraits de *Mein Kampf* (dont l'édition espagnole fut envisagée) à côté d'un élogieux article de Ledesma dans le numéro 2 sur le national-socialisme et ses chefs, et la significative exclamation : « La démocratie bourgeoise et parlementaire s'écroule en Allemagne. Hourra pour Hitler ! » (5). Qu'aujourd'hui l'on

---

(5) *La Falange, partido Fascista*, de J.-L. Jerez Riesco. Ed. Bau. Barcelone, 1977, p. 88.

veuille faire le silence sur tout ceci par « réalisme politique », c'est-à-dire par opportunisme et par imbécillité, est une chose, mais qu'il en ait été ainsi, personne ne pourra l'empêcher.

Lors de la fameuse conférence de l'Athénée de Madrid, le 2 avril 1932, « Fascisme face au marxisme », Ledesma Ramos mit à jour la lutte de l'internationalisme sioniste contre les Etats nationaux (6) : « Seule la conscience d'un juif comme Marx pouvait imaginer la destruction des valeurs nationales », phrase qui blessa beaucoup l'éditorialiste du périodique « El Socialista » (Le Socialiste). *Et pour cause !*, dirions-nous...

Dans le numéro 1 (mai 1933) de la revue « JONS », Ramiro Ledesma analyse avec sa profondeur habituelle les conséquences de la prise du pouvoir par Hitler en Allemagne (7). Ledesma voit deux objectifs fondamentaux, étroitement unis, du mouvement de Hitler :

« Vigueur de l'authenticité allemande, c'est-à-dire substitution des marxistes et des juifs du gouvernement et direction de l'Allemagne par des hommes, des idées et des sentiments allemands. Et le second : procéder d'une manière révolutionnaire à l'implantation de nouvelles normes économiques, financières et sociales qui empêchent des millions d'Allemands au chômage forcé d'avoir faim, et qui fassent obstacle à la tyrannie financière à laquelle les grands spéculateurs bancaires — presque tous juifs — soumettent la population allemande... ».

Ramiro Ledesma voit précisément dans ce second objectif la « grande épreuve » du régime de Hitler. Dans l'article que nous sommes en train d'analyser, Ledesma Ramos justifie la lutte antijuive du national-socialisme et coupe court à la campagne contre le national-socialisme que menaient, en Espagne également, ces forces qui préfiguraient déjà l'immonde coalition de la prochaine guerre mondiale, ce gigantesque « Front Populaire » qui allait des catholi-

(6) Cité par Ramiro Ledesma dans *Fascismo en Espana ?*, p. 101. Ed. Ariel, 1968, Esplugas de Lobregtat.

(7) « Le national-socialisme au pouvoir. La route de l'Allemagne. » Dans « JONS » n° 1, mai 1933.

ques aux communistes en passant par tous les degrés et en incluant tous les représentants de la subversion contemporaine :

« L'Espagne n'est pas précisément le pays d'où peut être jugé avec une certaine objectivité le fait allemand. Ici domine, avec une insistance absurde, la volonté officielle de nous présenter comme le refuge de toutes les idées et de toutes les politiques que les autres tentèrent et firent échouer. Dans ces sphères, on hait, sans y rien comprendre, le mouvement de Hitler. Et il se produit ainsi que, l'Espagne étant peut-être le seul pays qui pouvait justifier aujourd'hui devant le monde l'action antisémite de l'Allemagne — puisqu'elle-même eut dans un moment mémorable à défendre son expression nationale et son indépendance contre les manigances israélites — (8) elle se convertit de nos jours en terre promise pour les juifs et viennent ici ceux qui fuient ce qu'ils appellent « leur patrie allemande », d'où, après tout, on ne les expulse ni ne les persécute d'une quelconque façon inhumaine. Il est clair qu'aussi bien l'archevêque Verdier, en France, que « El Debate », en Espagne, se sont unis à la protestation des juifs contre la persécution hitlérienne. En Espagne, il n'existe certainement pas, aujourd'hui, une question juive. Mais, ne parviendra-t-on pas à ce qu'elle existe — et sous une forme effrayante — si des catholiques de « El Debate » aux radicaux-socialistes, tous offrent notre sol à tous ceux qui, aujourd'hui, fuient et s'échappent d'Allemagne ? ».

Dans le numéro 2 (9) de cette même revue, Ledesma évoque le judaïsme, sans le nommer, en disant : « ...quoique l'ennemi marxiste se nourrisse de résidus extrahispamiques, de races qui jusqu'ici vécurent d'une manière parasitaire et occulte dans notre pays avec des caractéristiques lâches... »

Ramiro Ledesma revient à la charge dans le numéro 3 de « JONS » (10) :

(8) Il fait allusion à l'expulsion des juifs d'Espagne, menée à bien en 1492 par les Rois Catholiques.

(9) « Notre Révolution », dans « JONS », n° 2, juin 1933.

(10) « La volonté de l'Espagne », dans « JONS », n° 3, août 1933.

« En Espagne, du fait des alluvions et résidus raciaux survenus, et d'une lassitude incontestable à l'égard des réalisations collectives, on a propagé l'idée qu'il est primordial et d'un plus grand intérêt de se sentir homme plutôt qu'Espagnol. À tous ces êtres peu sensibles et secs, sans force ni dignité nationale, il faut apprendre que leur éloignement de tout ce qui est espagnol leur défend et leur interdit de s'élever à la catégorie humaine dont ils se vantent. Il n'y a rien de plus absurde, négatif et fade que cet internationalisme humanitariste, avec droits de l'homme, citoyenneté mondiale et dialogues en esperanto ». Il est clair que le judaïsme est ici désigné comme le principal inspirateur — mais non l'unique, loin de là — de ce cosmopolitisme informe et vague propre à cette époque de décadence, avec son informe humanitarisme et ses rêves de citoyenneté mondiale. » Même l'esperanto fut, comme on le sait, inventé par un juif.

Dans son analyse de la Révolution nationale-socialiste, Ramiro Ledesma met à jour le levier le plus fécond que, sur le plan politique, peut aujourd'hui utiliser le mouvement antijuif : l'opposition au système capitaliste. Car, en effet, peu importe que les banquiers, les financiers, les grands industriels et les grands capitalistes ne soient pas juifs de race, leur adoration de l'argent — qu'ils ne sont pas les seuls à adorer, mais qu'ils élèvent au plus haut degré —, leur recherche insatiable de la richesse par l'exploitation et le piétinement de la communauté populaire les placent sur le même plan que les juifs puisqu'ils se sont pleinement assimilés leur esprit, selon la juste observation de Werner Sombart. Pour employer l'expression de Claudio Mutti (11), ce sont les juifs « honoris causa », à mettre sur le même plan que les juifs « originis causa ».

Ramiro Ledesma le comprit parfaitement et, après avoir dénoncé le juif et le capital financier comme fauteurs de la ruine de l'Allemagne après la première guerre mondiale, il conclut :

---

(11) *Ebraicità ed Ebraismo*, par Claudio Mutti. Ed. di Ar, Padova, 1976.

« ...L'anticapitalisme de l'hitlérien est différent de l'anticapitalisme du marxiste. Celui-là voit non seulement dans le régime capitaliste un système déterminé par les relations économiques, mais il voit également le juif, il ajoute au concept économique strict un concept raciste. L'idée anticapitaliste et l'idée antijuive sont presque une seule et même chose pour le national-socialisme » (12). Remarquez que Ledesma parle, dans ce passage, fondamental, d'« antijudaïsme », et non d'« antisémitisme ».

Dans le périodique « La Patria Libre » (La Patrie Libre), Ledesma poursuit sa campagne contre le capitalisme, en désignant comme le grand ennemi social des ouvriers et également des patrons le grand capital spéculateur et financier, ainsi que « les spéculateurs et les prêteurs qui étranglent les économies et les patrimoines modestes » (13). Il maintient cette position dans son dernier périodique, « Nuestra Revolucion » (Notre Révolution), dans l'article consacré au combat contre le contrôle des mines de cuivre espagnoles par l'impérialisme anglais.

L'attitude de Ledesma ne se limita pas à la dénonciation verbale et écrite : que l'on se rappelle l'appui donné par « La Conquista del Estado » à la grève déclenchée par la CNT contre la Compagnie Téléphonique, contrôlée, alors de même qu'aujourd'hui, par la ITT judéo-yanquie, grève qui valut à Ledesma l'un de ses nombreux séjours en prison.

Après ce bref examen, nous pouvons parvenir à la conclusion que l'antijudaïsme de Ledesma Ramos est très différent de cette attitude folklorique, souvent proche de la manie de la persécution et de la paranoïa, qui forme le patrimoine de certains « néo-fascistes » de salon. La lutte de Ledesma s'orienta non contre les juifs, presque inexistantes en Espagne, mais contre l'esprit juif surtout exprimé par le capitalisme et aussi, bien qu'à moindre échelle, par le mar-

---

(12) *Discurso a las juventudes de Espana*, p. 303. Ed. Ariel, 1968, Esplugas de Llobregat.

(13) « Le déplacement des masses » et « Lutte de classes ? », dans « La Patria Libre », cité par Tomas Borrás, *Ramiro Ledesma Ramos*, p. 636 et s. Ed. Nacional, Madrid, 1971.

xisme. Etant donné la soumission actuelle de l'Espagne et de l'Europe à l'impérialisme yanqui, lequel est entièrement contrôlé par des juifs, étant donné la prédominance des valeurs judaïques dans la société « occidentale » et étant donné la soumission canine des partis socialistes à Tel-Aviv, qui tient à sa merci l'Internationale dite Socialiste (!), que chacun en tire les conclusions opportunes et dise si la lutte de Ramiro Ledesma Ramos, dans ce domaine également, n'est pas de la plus grande actualité.

José Cuadrado COSTA

Traduit de l'espagnol par Georges Gondinet.

## **La mort mystérieuse du général Patton :**

*pour avoir prétendu défendre  
l'Europe contre les Soviets*

Hebdomadaire publié à 200 à 300.000 exemplaires par le « Liberty Lobby » « The Spotlight » a narré dans ses numéros des 15 et 22 octobre 1979, les circonstances de « l'accident » dont mourut le général, victime de l'O. S. S., service d'espionnage américain de l'époque, dirigé par le « général » William Donovan, un avocat d'affaires, millionnaire de Wall Street.

Commentant dans le « Washington Star » du 26 septembre un dîner fraternel des « Anciens de l'O. S. S. » à l'hôtel Hilton de Washington, le journaliste Joy Billimpton venait de reproduire, incidemment, les propos suivants de celui qui fut chargé du crime ! Assis aux côtés de Colby (William Colby, qui dirigea depuis la C. I. A.) l'ex-agent de l'O. S. S. Douglas Bazata, prétendait avoir été chargé de tuer le général George Patton en 1944. « Apparemment, assez de gens haut placés jalousaient Patton, disait-il. Je connais l'homme qui l'a tué. Mais j'ai été pressenti pour le faire. Le propre directeur de l'O. S. S., le général William Donovan, ajoutait-il, me donna l'ordre d'éliminer le fameux général américain. »

Recueillant ces paroles (publiées dans un coin du journal intitulé « Port folio »), Martin Price y consacre un long article de deux pages du « Spotlight ».

« Comme des millions d'américains intéressés et informés le soupçonnaient, le général George S. Patton, héros légendaire de la Seconde Guerre mondiale, « Sang et C..... Patton, a été assassiné ».

« Le général, anticommuniste convaincu, qui refusa de suivre les autres militaires de haut rang et les membres de l'administration Truman, dans leurs abandons de l'après guerre à la Russie soviétique et au leader communiste Joseph Staline, était décédé, prétendait-on, des suites des blessures reçues dans un accident d'automobile en décembre 1945. »

« Au lieu de cela, la vérité est que le très populaire général, considéré par certains comme le meilleur chef militaire depuis le général Robert E. Lee, a été très probablement le premier d'une longue série de victimes de meurtres dont les plus connues ont été les frères Kennedy, John et Robert. »

« Il n'y a pas de doute que Patton a été tué, parce qu'il considérait le monde de l'après-guerre en militaire pragmatique et réaliste, et non en laquais politique des intérêts bancaires des Rockefeller, des mondialistes internationalistes, qui ont lancé les États-Unis délibérément dans la Seconde Guerre mondiale et changé à jamais le visage de cette nation. »

Si l'on ne connaît pas l'auteur de sa mort, écrit le journaliste, « il ne semble pas douteux que ce grand patriote mourut, par ordre de ses compatriotes et il reproduit les déclarations ci-dessus de Bazata, dont il a vérifié la véracité. Avant l'accident fatal du 9 décembre 1945, le général avait échappé à d'autres tentatives. Le 21 avril 1945, l'avion « Piper Cub » qui le conduisait au Q. G. de la IIIème Armée avait été attaqué, non par un chasseur allemand, mais par un « Spitfire » piloté par un volontaire polonais de la Royal Air Force, soit-disant inexpérimenté. Un peu plus tard, le 3 mai 1945, son chauffeur, le sergent Mims évita de justesse une collision de sa jeep avec un char à bœufs débouchant soudain sur la route, dont un timon lui déchira le cuir chevelu.



En juin il reçut aux Etats-Unis une réception triomphale et l'on pensa à sa candidature possible à la présidence, mais « le général était préoccupé et fit part à sa famille de ses inquiétudes au sujet de sa vie. » « De retour en Allemagne, fin septembre, le général Dwight D. Eisenhower lui notifia son remplacement au commandement de la IIIème Armée et sa nomination à la tête de la XVème, encore en formation sur le papier. » Mais il semble que cette mutation ne suffit pas à apaiser les craintes de « l'Establishment », puisque d'autres « accidents » se produisirent. Un autre accident de voiture le 13 octobre, dans lequel il ne souffrit que de blessures légères. Et le 9 décembre, celui qui fut le commencement de sa fin. »

Selon son biographe, Ladislas Farrags, « Patton, sortant pour une journée de chasse en compagnie de son chef d'Etat-Major et ami le major-général Hobart R. Gay suivait vers le sud la route Francfort-Mannheim. Contraint de ralentir à cause du trafic dans les faubourgs nord de Mannheim, sa Cadillac, conduite par le soldat Woodring fut dépassée par le camion du sergent Joe Spruce, qui auparavant le suivait, lorsque tout à coup un autre camion, allant seulement à 15 milles à l'heure, leur coupa la route pour se diriger vers un camp de l'Intendance et la « Sedan » heurta l'arrière de ce camion. »

Le général, comme le dit Farrags, s'en sortit avec des coupures au front et au cuir chevelu, saignant abondamment, sans perdre connaissance, mais éprouvant des difficultés à respirer. « A l'hôpital N° 130 de Heidelberg, l'examen radio révéla une fracture simple de la troisième vertèbre cervicale et une certaine dislocation de la quatrième. On nota une complète paralysie au-dessous de la troisième vertèbre et son état fut jugé critique, avec diagnostic réservé. Des blessures qui semblaient étranges dans un accident comportant peu d'impact...

Alors, dislocation et fracture des vertèbres se produisirent-elles dans l'ambulance, et ces blessures, ainsi que d'autres traitements médicaux postérieurs suspects (injection de coagulant ou d'air dans les veines ?) entraînèrent-elles —

après une amélioration passagère de son état — la mort du général, provoquée seulement le 21 décembre par une embolie ou une congestion pulmonaire ?

Qui a tué Patton ? Il avait beaucoup d'ennemis. Eisenhower, qui arrêta son avance et l'empêcha de s'emparer de Berlin avant de le relever et de le muter, et qui, en violation de la Convention de Genève, livra au cours de son opération « Keelhaul », aux Soviétiques qui les massacrèrent entre 2 et 5 millions de prisonniers qui s'étaient rendus aux Américains ou aux Anglais (un authentique « Holocauste » de chrétiens) ; le général George Marshall, si compromis dans l'affaire de Pearl Harbor, et qui se montra si suspect à Yalta et depuis ; et son rival le général Omar Bradley, un cadet « demeuré » et sans génie. Tous « mondialistes », disposés à soutenir Roosevelt et à livrer la moitié de l'Europe au communisme. Mais Donovan, accusé à présent du crime, disposait précisément des « mafiosi » de Lucky Luciano, spécialistes de la dislocation des vertèbres, des nerfs et de l'usage des narcotiques, capables d'intervenir dans l'ambulance qui transportait le général. Peut-être, se demande le journaliste, une partie de l'or allemand disparu en 1945 (250 millions de dollars de l'époque) servit-elle à les rémunérer ?

Le témoignage de Douglas Bazata est apporté par une interview du 2 octobre que publie sur trois pages « the Spotlight » du 22. Cet émule de « James Bond » a servi la « Naval Intelligence », depuis l'âge de quinze ans, dans la zone du canal de Panama (en décembre 1926), avant d'être engagé dans les « marines » (de 1933 à 1937) et finalement dans l'O. S. S. (« Office of Strategic Services ») créée par Franklin D. Roosevelt le 13 juin 1943. Bien que son chef ne lui plût guère. A la question : « Vous avez travaillé comme membre de la O. S. S. pour le « sauvage Bill » Donovan » ? — il répond : « Oui, c'est exact, bien qu'il ne m'ait jamais plu, même si j'étais le seul à le considérer comme « le mauvais », même pas avec une lettre majuscule, car il n'était pas assez brillant pour la mériter. »

Appelé à confirmer ses déclarations au « Washington

Star », il déclare : « J'ai reçu en tout, en deux fois, 10.800 dollars. Donovan m'appela en 1943, et il me dit, lors de huit entretiens, qu'il désirait « arrêter » l'avance de Patton. Il n'employa pas alors le mot « tuer ». — « Ainsi désirait-il que vous l'arrêtiez ou que vous le tuiez en 1943 ? — « Exact. J'y ai pensé longtemps... Si je me m'en charge pas, j'aurai sûrement un accident de voiture à Londres. Ils me tueront... Je devrai prétendre que j'ai essayé. Alors je décidai de travailler avec Donovan à un projet dans lequel Patton ne serait pas tué. » Arrêter sa progression en France. « Alors — en août 1944 — Patton et ses hommes se trouvaient près de Dijon... Je sautai (en parachute) entre Belfort et Besançon et notre truc réussit. Il fut arrêté tout de suite au nord de Besançon et au sud-ouest de Belfort... J'en ressentis de l'amertume, car nous étions en train d'arrêter Patton dans son avance pour gagner la guerre... De toutes façons, j'ai reçu pour cela 800 dollars. »

Ensuite, à la question : « Maintenant, à propos de l'assassinat de Patton. Vous avez reçu 10.000 dollars pour l'exécuter ? » — il répond : « Exact. J'ai été payé par Donovan en 1945. J'ai pris l'argent. Mais je n'avais pas alors l'intention de tuer Patton. » « Je l'avais connu pendant des années par mon père en Californie. » « Je lui dis qu'on voulait l'assassiner » (Nous décidâmes de communiquer en secret en utilisant le mot de reconnaissance « Occidental »). A une autre question : « Bien que vous n'ayez pas tué Patton, vous savez qui l'a fait ? Comment cela se fait-il ? » il réplique : « Exact. En 1945, Donovan prit de nouveau contact avec moi ; il n'était plus le chef de l'O. S. S., qui avait été dissoute et transformée en S. S. U. (« Strategic Service Unit »). Mais il prit contact avec moi pour tuer Patton ; il me demanda ce que je voulais et me donna sur le champ 10.000 dollars. J'acceptai de tuer Patton. Peu de temps après, un autre type que je connaissais, et qui était dans le « business », se mit en contact avec moi et me dit : « J'ai entendu dire que nous travaillons tous les deux sur la même affaire ». — « A l'instigation de qui ? — « Je ne le sais pas exactement » répond-il. Bien qu'il ait pu s'agir de Harry Truman, car Truman était une personne capable de recourir à des tiers.

Interrogé finalement sur le point : « Cet homme vint nous dire plus tard comment il avait réellement tué Patton. Pourriez-vous me dire comment ? », il précise que Patton et son chef d'E. M. s'arrêtèrent en route pour visiter un château. « Pendant qu'ils parcouraient les ruines, l'assassin monta sur la voiture et arrangea la vitre pour qu'elle demeure un peu ouverte, sans pouvoir être refermée. Première manœuvre. Plus tard, un autre camion s'approcha de l'autre côté de la route, et vira brusquement à gauche, coupant la route à Patton. Le chauffeur de ce camion à ce que je crois, était complètement innocent, mais fut poussé sur la route par un autre camion, qui attendait cette occasion. Ce second camion « pousseur » était du complot. Mon ami en avait prévu plusieurs à sa disposition. Je ne sais pas si lui-même conduisait le camion qui provoqua l'accident. Mais comme personne n'allait vite, l'accident ne fut pas grave... Mais il permit à l'assassin de porter un coup qu'il espérait fatal, en utilisant une arme spéciale « made in Tchécoslovaquie », capable de lancer avec une grande force, au lieu d'une balle, soit une pierre, soit une pièce de métal. » « Il m'a dit, précise Bazata, que c'était une pièce de métal, lancée de 10 « yards » de distance, à une vitesse de 80 à 100 milles à l'heure.

« Mais Patton ne mourut pas. Il alla mieux ». — « Oui, et la confusion fut grande. Il était paralysé à l'hôpital, mais il allait vivre... alors lorsque sa femme se disposait à le ramener chez lui, ils lui donnèrent du cyanide (également préparé en Tchécoslovaquie) afin de provoquer une embolie pour arrêter le cœur. » Sur le rôle joué par la mafia de Lucky Luciano, Bazata, discret, ajoute seulement qu'il aurait pu s'agir de la mafia ou d'un autre service. Truman aurait-il pu arranger l'affaire à travers de tierces personnes. »

Il y a déjà huit ans, Douglas Bazata (un vieux de la vieille qui a eu la peau trouée huit fois), avait déjà fourni des informations aux auteurs d'un livre « The Algonquin project » et d'un film « The Brass Target » (La cible gaulonnée), sur les circonstances de l'assassinat de Patton. Mais ils ajoutèrent beaucoup de fiction au sujet, notamment en donnant la soif de l'or comme motif à l'action.

L'assassinat du général Patton n'a pas été isolé. Pour s'être refusé de larguer par avion des armes aux partisans communistes italiens, le major Francis Holohan fut victime d'une équipe de l'O. S. S. aux ordres du lieutenant Aldo Icardi, qui submergea son corps dans un lac de la montagne. Et aussi le lieutenant-colonel Anthony Loscaxzo, responsable des services financiers en Italie, qui s'était opposé à un trafic sur le change de billets européens dévalués pour des dollars au tarif officiel, au profit de banquiers new-yorkais. Il périt comme Patton dans un accident de camion.

Née de la coopération entre des financiers progressistes, comme les Paul Mellon, Walter Hanna, Raymond Guest, Julius Morgan et autres avec certains jeunes leaders communistes, Irving Goff (secrétaire gl de la « Young Communist League ») Milton Wolff, Irving Fagans, Vincent Larsoviski et autres (d'après George Nichols (dans « the Spotlight » du 22 octobre 1979, p. 17) visant à établir un gouvernement mondial supranational, dominé par les bureaucrates soviétiques et les banquiers américains, l'O. S. S. ne méritait aucun respect de généraux, gens d'honneur.

Douglas Mc Arthur appelait avec mépris ses agents des « subversifs de s..... » ou des « assassins du Racket Club » et George Patton les évinça du pied lorsqu'ils prétendirent être admis à son Etat-Major.

Et il mourut de leur main, parce qu'il prétendait défendre l'Europe contre l'envahisseur soviétique, au lieu de la diviser entre une Europe résiduelle « atlantique » et une autre asservie par les Soviets.

Une leçon, qui doit rester présente à notre esprit !

HIERONYMUS.

# LES MENSONGES DE BREENDONCK

par Gilles GRANDIN et Alain RENAULT.

Tout pays ayant été occupé par le Troisième Reich se doit d'avoir son « camp de la mort », support de récits d'atrocités et haut lieu de cérémonies à vocation patriotique. Pour la Belgique, il s'agit du fort de Breendonck, ancienne fortification d'Anvers en 1914, siège du GOG en 1940, transformé en « camp de réception » (Auffanglager) par les Allemands au lendemain de leur victoire.

Devenu « musée » après avoir accueilli les « inciviques », le fort de Breendonck constitue la gloire concentrationnaire de la Belgique et une nombreuse littérature à prétention réaliste lui a été consacrée. Cette réputation mérite un examen des textes par l'historien révisionniste et le lecteur soucieux de vérité qui constateront, une fois de plus, que la fiction a pris le pas sur la réalité.

## COMBIEN DE DETENUS ?

Tout d'abord combien de personnes ont-elles été internées dans ce camp ? Il semble impossible de fournir une réponse claire et immédiate à cette question simple.

4000 ?

Dans l'ouvrage « Le fort de Breendonck » (1) édité par le Conseil National du Mémorial du Fort et rédigé par son vice-président Paul M. G. Levy on trouve la précision suivante : « Le nombre total de détenus qui sont passés à Breendonck n'est certainement pas supérieur à 4000. Bien que ce fût un camp de réception, on connaît des prisonniers qui y ont fait trois ans. Il en est aussi qui n'y ont passé que 24 heures » (page 41).

3860 ?

Plus précis, Jules Wolf dans « Le Procès de Breendonck » (2) nous informe que « 3860 patriotes, belges et étrangers, hommes et femmes, connurent les horreurs du camp de Breendonck » (page 4).

3600 ?

Quant au document (UK 76) du Procès de Nuremberg (3), qui n'est autre que « le rapport du gouvernement belge sur les persécutions des Juifs de Belgique durant l'occupation allemande », il se contente d'exposer que « plus de trois mille prisonniers passèrent par ce camp » puis, deux pages plus loin, que « sur 3600 détenus, on en compte... ».

3045 ?

Mais le sujet du rapport étant les Juifs on trouve un « nombre approximatif des prisonniers aux différentes époques » qui est le suivant :

	Juifs	Non-Juifs	Total
1940	80	40	120
1941	400	550	950
1942	180	450	630
1943	50	650	700
1944	45	600	645

soit un total général de 3045.

Cette statistique, même approximative, ne porte nullement sur la moyenne des détenus contenus dans le camp suivants les années. En effet, Levy précise bien « Breendonck était un petit camp. Rarement on réussit à y mettre plus de 500 prisonniers à la fois » (p. 50). Ouvert le 20 septembre 1940 avec une quinzaine de prisonniers, « au début décembre on a dépassé la cinquantaine » (Levy, p. 23), « à la fin de 1942, moins de 300 détenus » (Levy, p. 29).

La statistique fournie à Nuremberg porte donc à l'évidence sur la totalité des détenus ayant transité par le camp à un moment ou à un autre entre le 1er janvier et le 31 décembre de chaque année. Et, puisque - comme nous l'a in-

diqué Levy — certains détenus sont restés jusqu'à trois ans, on peut légitimement déduire qu'ils figurent dans la statistique de ces diverses années, posant l'axiome d'arithmétique concentrationnaire  $1 = 3$  !

En tout état de cause, il ne peut y avoir qu'un maximum de 3045 personnes ayant transité par Breendonck, certains pour 24 heures (dixit Levy), et non point 3600, 3860 ou 4000. A trop vouloir prouver, le rapporteur de Nuremberg nous permet cette intéressante déduction. Ce chiffre est d'ailleurs lui-même sans aucun doute nettement exagéré comme l'ensemble de l'ubuesque documentation de Nuremberg.

1106 ?

Dans « Le Procès de Breendonck », la page six nous enseigne que « M. Hattemans, premier substitut de l'Auditeur Général, par ce document implacable fit l'historique du camp, parla de ses premiers prisonniers et déclara qu'entre 1940 et septembre 1944, 1106 noms de détenus furent relevés dans le registre « ad hoc », que les détenus entrant au camp n'étaient identifiés que par un numéro matricule, que d'après certains accusés 3800 détenus transitèrent par Breendonck... ».

Si effectivement les détenus n'étaient plus identifiés que par un numéro matricule, on peut logiquement penser que le registre « ad hoc » était sérieusement tenu et qu'il n'y a point de raison qu'il ait négligé les deux tiers des détenus qui auraient ainsi perdu leur nom sans disposer d'un numéro !

C'est le Premier Substitut qui nous paraît être un « drôle de numéro », négligeant les preuves écrites, après les avoir citées, au profit des déclarations (?) de certains accusés qui devaient ainsi espérer quelque indulgence. On a vu, dans d'autres procès, avouer des « atrocités » réduites par la suite à néant par l'histoire.

1106 ? Merci Monsieur l'Auditeur Général.

## LE TRAVAIL A BREENDONCK

Les détenus de Breendonck étaient astreints à un tra-



vail consistant principalement à retirer la terre couvrant les ouvrages du fort avec pelles, pioches et brouettes.

Au « procès de Breendonck » un témoin « évoque le régime de travail : 8 heures effectuées d'une traite, sans pause et sans pouvoir absorber de nourriture même pourrie » (p. 7).

Ce n'est pas l'avis de la Commission des Crimes de Guerre (4) qui nous décrit ainsi la journée de travail : « Il est 7 h. 30, la longue journée de travail commence » (p. 71) « A 11 h. 30 il y a une pause (...) Le repas sitôt terminé, les détenus, brisés de fatigue, s'endorment autour des tables (...) Il est 1 h. 30, les prisonniers sont conduits au travail (...) A 5 h. 30, coup de sifflet : le travail cesse » (p. 76-77).

Les détenus travaillent donc huit heures par jour en deux fois quatre heures entrecoupées d'un repas et d'une pause de deux heures.

Bien évidemment, il n'est nullement agréable de pousser une brouette pendant huit heures, surtout quand les surveillants ne sont pas d'une urbanité parfaite. Mais pourquoi exagérer ?

D'autant qu'au printemps 1943 « les services sanitaires réussirent à obtenir une diminution du temps de travail qui, à certains moments, est ramené à deux heures par jour » (Levy, page 57).

De même, dans « Breendonck, le camp du silence, de la mort et du crime » Victor Trido (5), libéré par les Allemands le 24 avril 1943 apprit « peu de temps après, par un nouveau libéré, que le régime alimentaire venait d'être amélioré, qu'il n'y avait plus que quatre heures de travail par jour et qu'on avait supprimé les chicottes ».

### *LE RAVITAILLEMENT A BREENDONCK*

Le dénommé Trido, donne plus généralement dans l'apocalypse. Interné à Breendock du 31 décembre 1942 au 24 avril 1943, il semble que ses quatre mois de brouette l'ont rendu fou. A peine sorti il se terrera ne pensant qu'à se venger. Dans son ouvrage il reproduit complaisamment des pho-

tos des brimades infligées aux « inciviques » internés à Breendonck après la « Libération » et en tire visiblement une jouissance malsaine. Il croit utile de nous préciser que ses « souvenirs de captivité (sont) de la plus scrupuleuse exactitude et ne (peuvent) ressembler à des scènes de romans... » (p. 71). On ne se sent pourtant pas rassurés ! On verra plus loin quel sens il donne à ces mots !

Question ravitaillement, c'est le délire : « pour satisfaire un estomac avide de nourriture, on mangeait des feuilles et des bourgeons d'arbustes, des racines, de l'herbe, et des vers de terre aux rares endroits où il y avait du gazon. Pendant les rares moments de distraction des SS, on se lançait dans le trou au fumier qu'on fouillait pour y trouver un os. Quelle que fût sa grosseur, et dût-on le casser à l'aide d'une pierre on en venait à bout. Si les dents n'arrivaient pas toujours à le broyer, on le faisait calciner et, de toute façon, il y passait » (p. 69) ; « Nous sucions des boutons de culotte, des morceaux de goudron durci (p. 70) ». De quoi justifier ce témoignage du « Procès de Breendonck » : « J'aimerais mieux passer 19 mois à Buchenwald que 19 jours à Breendonck ! » (p. 16).

Levy, lui, donne un autre son de cloche : « Au début, les détenus reçurent ce qui correspondait au tableau de rationnement de la population civile belge. Ces rations étaient évidemment insuffisantes pour des prisonniers soumis à des travaux lourds, c'est pourquoi les paquets envoyés par les familles furent autorisés. Brusquement, sous prétexte que des cigarettes avaient été introduites dans un de ces paquets, ils furent interdits en avril 1941 ; dès juillet les premiers œdèmes apparaissaient et le médecin militaire de la garnison allemande de Malines exigeait la création d'une infirmerie. A l'automne de la même année, les rations civiles théoriques furent remplacées par celles de la Wehrmacht et les paquets furent réautorisés.

« (...) Au début 1942, nouvelle interdiction et, le 1er avril 1942, passage du ravitaillement du camp au secteur civil. Les paquets sont réautorisés à l'intervention du service sanitaire de l'armée allemande. De nouveau interdits en septembre

1942. Au printemps 1943, les rations doivent être augmentées (...). Le 20 avril 1943 les paquets sont rétablis » (p. 56-57).

On peut donc établir le tableau de ravitaillement suivant :

Septembre 1940 - Avril 1941 : ration civile + colis

Avril 1941 - Sept. 1941 : ration civile

Sept. 1941 - Janvier 1942 : ration Wehrmacht + colis

Février 1942 - Avril 1942 : ration Wehrmacht

Avril 1942 - Sept. 1942 : ration civile + colis

Sept. 1942 - Mars 1943 : ration civile

Mars 1943 - Avril 1943 : ration civile + supplément

Avril 1943 - Août 1944 : ration civile + suppl. + colis

En réalité donc, la situation était évolutive, les points bas correspondant aux rations des civils ou à celles de la Wehrmacht ! Nul n'ignore que nous n'étions point dans une époque de bombance, mais, après tout, le sort des internés n'a jamais été pire que celui des civils qui ne pouvaient accéder au marché noir.

Ajoutons, pour l'anecdote, que dans « Le Procès de Breendonck » (p. 55) Paul Levy témoigne « La Croix Rouge de Belgique avait envoyé de la nourriture supplémentaire pour le Noël en 1940. Cette nourriture a été refusé par les autorités du camp ». Tandis que dans son livre le même (?) Paul Levy nous apprend « qu'à Noël 1940, les prisonniers sont autorisés à se cotiser et Schmitt (commandant du camp) lui-même va à Bruxelles chercher des victuailles pour le réveillon » (p. 24), ce qui apparaît quelque peu contradictoire !

### *LES EXECUTIONS DE BREENDONCK*

Nous pourrions encore relever mille impostures sur le sort quotidien des prisonniers, logement, travail, nourriture ou sévices, mais nous préférons aborder un sujet plus grave : celui des exécutions.

Si l'on en croit le premier substitut du « Procès de Breendonck » : « Le nombre de personnes exécutées s'éleva à quatre ou cinq cents, dont trente par pendaison » (p. 6).

Autre témoignage, toujours du même ouvrage, « rien qu'au cours des six semaines qui précédèrent la Libération (...) quarante détenus affrontèrent la mort par fusillade ou pendaison ».

Quand à Victor Trido, du premier janvier 1943 au 24 avril, il relève 51 fusillés : 20 le 6 janvier 1943 (chapitre III), 21 le 13 janvier 1943 (chapitre V), 10 le 15 mars 1943 (p. 55).

Le « Document de Nuremberg » compte « 450 exécutés par fusillade et 12 par pendaison.

Quant à Levy, plus modeste, il se contente d'affirmer qu'« on peut estimer à 200 environ le nombre de fusillés et à 15 le nombre de pendus à Breendonck ».

Il existe une étude publiée par le très officiel « Centre de recherche et d'études historiques de la Seconde Guerre Mondiale » (6) due à la plume de MM. J. Vanwelkenhuyzen et F. Selleslagh. Elle porte sur les 898 Belges exécutés en Belgique par les Allemands pendant la guerre y compris les droits-communs condamnés par les tribunaux du royaume. Exposant leurs sources, les auteurs précisent que « pour Breendonck, seul lieu d'exécution au sujet duquel le Ministère de la Santé Publique dispose d'informations précises et ordonnées, nous nous sommes servis du fichier des détenus ». Par leur origine et leur documentation « précise et ordonnée » on ne peut donc soupçonner les rédacteurs de sous-estimation. Leur tableau chronologique, pour Breendonck, est le suivant :

	1941	1942	1943	1944
du 1er janvier au 30 juin	0	0	49	83
du 1er juillet au 31 décembre	1	11	24	8
soit au total, du 1er janvier 1941 au 30 août 1944 :	176			

Sur un plan global on peut en déduire que les 400 à 500 exécutés tant du premier substitut que du document de Nuremberg relèvent de l'affabulation pure et simple. Quant aux 215 de Levy ils constituent une exagération de l'ordre de 25 %.

De même pour les quarante exécutés dans les six semaines précédant la Libération du camp excipés lors du « Procès de Breendonck ». Le camp ayant été libéré le 30 août, ces six semaines courent à partir du 15 juillet 1944. Or les statistiques se limitent à 8 exécutions à partir du 1er juillet ! Et encore ces statistiques sont-elles sujet à caution et peut-être exagérées. En effet, nous venons de voir qu'elles relèvent 8 exécutions au cours du second semestre 1944. Or, Levy nous apprend que « le camp fut entièrement vidé le 6 mai 1944 » avant de servir a nouveau quelques semaines plus tard.

Et il continue « Les dernières semaines de l'occupation furent particulièrement meurtrières et Breendonck accueillit de nouveaux contingents de prisonniers (...) Il n'y eut plus pendant cette dernière période ni exécutions ni tortures à Breendonck » (p. 45). D'où  $8 = 0$  ?

Il apparait donc que le chiffre de 176 ne peut être qu'un maximum puisqu'y figurent des exécutions démenties par d'autres auteurs. Que certains exploitent le cadavre, libre à eux ; mais qu'ils se gardent alors de nous donner des leçons de probité et d'humanisme...

### *LE MYSTERE DES POTEAUX*

Le visiteur du camp de Breendonck se voit présenter dix poteaux d'exécution et trois potences, censés avoir servi aux « exécutions massives » qui, nous l'avons vu, se sont élevées à un maximum de 176 en 4 ans.

Notons tout d'abord que de septembre 1940 à juillet 1942 le camp ne connaît, fort heureusement, qu'une seule exécution et il ne semble pas que cette unique victime ait nécessité dix poteaux et trois gibets !

Victor Trido, lui, nous fait le récit suivant des exécutions du 6 janvier 1943 : « Le 5 janvier, dans la matinée, le SS De Bodt entre dans la chambre et désigne 20 hommes pour l'accompagner. Ceux-ci ne rentreront que plusieurs heures après pour nous apprendre que dix poteaux d'exécution sont installés dans le camp » (p. 20). « Il y avait à

peine cinq minutes que les condamnés étaient soustraits à nos regards lorsque nous entendîmes un bruit de salve, suivi peu après de coups isolés. Dix Belges gisaient sanglants au pied des poteaux » (p. 22).

Il semble donc, à l'évidence, que les poteaux dissimulés à la vue des prisonniers, n'ont été érigés que pour la circonstance, s'ils l'ont jamais été.

Dans le livre de Trido, figurent, nous l'avons dit, des photos. Sur celle de la page 170 « une émouvante cérémonie devant les poteaux de Breendonck », des officiels s'inclinent devant une dizaine de madriers parallépipédiques d'environ 2 mètres de haut, situés devant des ouvrages en béton. L'ouvrage de Lévy donne lui aussi (p. 48) une photo des « poteaux d'exécutions ». Il s'agit, cette fois-ci, de poteaux ronds, genre télégraphiques, situés devant une butte de terre ! Victor Trido nous offre aussi une photo de « soldats britanniques rendant les hommages devant les poteaux de Breendonck » or, il ne s'agit plus que de sortes de traverses de chemin de fer dépassant le sol d'environ 80 centimètres. Et que penser de ce reportage effectué quelques jours après la libération du camp et reproduit par « Le Soir Illustré » du 24 septembre 1944 : « À travers les moellons des casemates en démolition, nous gagnons l'aile sud du fort. Sur les glacis dégagés, un poteau émerge du sol. C'est là qu'on assassinait à coups de fusils. »

Idem pour les potences dont on se demande pourquoi il en aurait fallu 3 pour pendre 12 personnes en quatre ans ? Le précieux Lévy nous apprend (p. 44) qu'« à deux reprises au moins (...) les SS procédèrent par pendaison. Leur gibier fut érigé face aux poteaux et trois par trois les condamnés (...) furent pendus, parfois même en présence de leurs compagnons condamnés avec eux et attendant de subir leur supplice ». Ces scènes de pendaison, trois par trois, avec d'autres condamnés attendant leur tour ont dû suffire à épuiser le contingent des 12 pendaisons recensées à Breendonck. La pendaison y fut donc exceptionnelle et les potences érigées dans ces seules circonstances.

Quant aux poteaux, qui changent si volontiers de forme et d'emplacement, il apparaît également que, s'il y en a jamais eu 10, ce ne fut que provisoirement et pour des exécutions précises.

Comme nous l'indique Levy (p. 34) « Lors de l'évacuation du camp ils (les SS) voulurent faire disparaître les traces des chambres de tortures : les appareils fixés au mur furent enlevés », quant au Mémorial « le premier souci du Conseil d'Administration fut de reconstituer aussi fidèlement que possible le fort qu'avaient connu les détenus des SS. Les peintures anciennes furent rétablies, la chambre de torture et la caponnière des exécutions furent fidèlement reconstituées... » (p. 103).

Bref, tout ce que l'on peut voir est du « reconstruit » ou du construit, car, comme témoigne un « incivique », interné en 1944, dans le *Nouvel Europe Magazine* d'août 1975 : « nous avons dû reconstruire trois potences et planter dix poteaux dans le sol : le dimanche suivant, devait se dérouler à cet endroit une cérémonie à la mémoire des personnes qui avaient été pendues et fusillées à ces potences et ces poteaux qui venaient d'être placés par nous » !

## CONCLUSION

Le camp de Breendonck n'échappe pas à la règle des autres camps. Légendes, mensonges, exagérations sont légion. Là encore une propagande grossière s'exerce dont quelques individus ont fait métier. Il est temps, pour le respect de la vérité et des véritables victimes, que cette propagande cède le pas à l'histoire.

## BIBLIOGRAPHIE

(1) « Le Fort de Breendonck ». Rédigé par Paul M. G. Levy, vice-président du Conseil d'Administration du Mémorial. Edité par le Conseil d'Administration du Mémorial National du Fort de Breendonck. (Citations attribuées à Levy).

(2) « Le Procès de Breendonck » par Jules Wolf. Editions Larcier. (Citations attribuées au « Procès de Breendonck »).

(3) « Rapport du gouvernement belge sur les persécutions des Juifs de Belgique durant l'occupation allemande ». Document UK 76 de Nuremberg reproduit dans « La persécution des Juifs en France et dans les autres pays de l'Ouest ». Editions du Centre - pages 202 à 228 - (Citations attribuées au « Document de Nuremberg »).

(4) Commission des Crimes de Guerre. Editions Georges Thoué. Chapitre sur Breendonck, reproduit dans « Le Fort de Breendonck » pages 66 à 80.

(5) « Le camp du silence, de la mort et du crime : Breendonck » par Victor Trido. Editions Jean Dupuis et Cie. (Citations attribuées à Trido).

(6) « Statistiques des Belges exécutés en Belgique après condamnation » par J. Vanwelkenhuyzen et F. Selleslagh. Chronique pages 17 à 30 du bulletin édité par le « Centre de Recherches et d'Études historiques de la Seconde Guerre Mondiale ».

*(Extrait de Cahiers Européens, n° 6, décembre 1979).*



Pierre LASSERRE.

## Le Génie polémique de Joseph de Maistre <sup>(1)</sup>

### AVANT-PROPOS

*L'éditeur de notre ami Claudio Mutti, M. Guy Trédaniel, directeur des éditions de la Maisnie (76, rue Claude Bernard, Paris) a l'excellente idée de proposer au public une nouvelle édition des Soirées de Saint-Petersbourg, fort élégamment présentée. Voilà qui réjouira les curieux et les connaisseurs. Ces introuvables et célèbres Soirées, il faut d'abord les lire pour bien en parler. En 1964, J. J. Pauvert avait bien réédité Joseph de Maistre, mais il s'agissait de morceaux choisis, classés par thèmes et présentés par E. M. Cioran.*

*C'est peut-être une des raisons d'être de Défense de l'Occident que de faire connaître à ses lecteurs des textes peu connus qui ne méritent pas l'oubli. Les étudiants d'aujourd'hui se doutent-ils de la richesse — provisoirement engloutie — de l'école intellectuelle dont Maurras a été le maître ? Un demi-siècle d'influence sur trois générations... Et malgré de bonnes approches (H. Massis : Maurras et notre temps, P. Sérant : Les dissidents de l'Action Française), l'ensemble des écrivains d'action française n'a pas pu encore trouvé leur grand historien. L'un d'eux, Pierre Lasserre (1867-1930), sur l'œuvre duquel Défense de l'Occident reviendra, à la fin de sa vie, s'était dégagé du dogmatisme de sa jeunesse. Les nuances de sa pensée, sa délicatesse dans la critique des idées, se retrouvent dans les arti-*

---

(1) Article écrit le 6 avril 1929.

cles qu'il écrivit à la veille de sa mort pour les « *Nouvelles Littéraires* » (2). Voici donc l'un d'eux, consacré à Joseph de Maistre.

Jean-Pierre De GUIBERT.

Des auteurs que nous avons lus, quand nous étions jeunes, sans les trop comprendre, l'âge mûr nous en donne souvent la clé. Tel est le cas pour moi de Joseph de Maistre. Jadis les *Soirées de Saint-Pétersbourg* me laissèrent froid. J'étais assez bon rhétoricien pour apprécier la force et l'éclat de style de tant de morceaux fameux. Mais le plaisir que j'y prenais était de pure rhétorique. Le fond ne me touchait pas. Il n'excitait pas mon imagination, n'ébranlait pas mon cœur, ne frappait pas ma raison. Cette apothéose du bourreau, cette démonstration du caractère divin de la guerre, cet effroyable portrait d'une Providence qui veut, qui procure continûment et par grandes masses « la destruction violente de l'espèce humaine » qu'elle a créée, cette universelle insulte aux efforts rationnels que l'homme a pu ou pourra jamais entreprendre pour améliorer les conditions de son établissement social ici-bas, tout cela aurait dû ou me saisir d'épouvante, ou me révolter, ou m'inspirer au moins d'immenses réflexions. Mais non ! ni épouvante, ni révolte, ni antipathie, ni réflexions. Simplement de l'indifférence. Cela glissait sur moi. C'est ce qui arrive à tout esprit qui a un certain sens et un certain goût du naturel, en présence d'un orateur ou d'un écrivain qui lui assène des morceaux d'éloquence factice où s'épandent des thèmes creux, cette éloquence fût-elle la plus somptueuse et la mieux cadencée du monde.

Factice ! m'arrêtais-je donc à ce jugement ? Classais-je Maistre parmi les rhéteurs ? Je n'avais pas heureusement tant de présomption. Je faisais de mon incompréhension la seule coupable. Cette incompréhension, aujourd'hui je la

---

(2) Ces articles ont été regroupés dans un petit volume, « *Mise au point* », Paris, L'artisan du livre 1931.

comprends elle-même. Une éloquence est factice, que n'anime point la passion. Joseph de Maistre est plein de passion. Ce qui m'abusait, c'est que l'objet de sa passion n'est pas tout à fait celui qu'on croirait si on le prenait à la lettre. On croirait assez naturellement que ce sont les doctrines qu'il soutient qui échauffent son âme, excitent sa verve par leur haute vérité, leur grandeur. Ce n'est pas tout à fait cela. Ce qui l'échauffe, c'est plutôt sa haine de certaines autres doctrines. La grande séduction pour lui de celles qu'il professe avec tant d'éclat, c'est que non seulement elles contredisent celles qui hait, mais qu'elles les humilient, qu'elles les font apparaître grotesques et lamentables dès qu'elles-mêmes sont reçues pour vraies. Comment, dès lors, ne pas les tenir pour vraies. C'est là un argument. Mais pouvais-je être sensible à cet argument, moi, lecteur candide, qui ne me rendais pas encore compte de ce contre-coup ?

Voilà comment il faut entendre les théories de Joseph de Maistre, ces théories trempées aux couleurs de l'Apocalypse, qui lui ont donné à lui-même, aux yeux d'un public sans malignité, la figure d'un mage ou d'un hiérophante, porteur d'oracles terribles et initiés aux vindictes du Tout-Puisant. Elle ne sont nullement cela. Et cet air qu'elles ont, sans vouloir tromper, est trompeur. Que sont-elles donc ?

Des insolences ; de magnifiques insolences, il est vrai. A l'égard de qui ? De la philosophie du XVIII<sup>ème</sup> siècle. Elles sont de retentissants soufflets sur la joue de cette philosophie, ou, si l'on me permet cette image encore, des têtes de Méduse enluminées violemment que le gentilhomme savoyard met sous le nez des « idéologues », cette séquelle de Voltaire et de l'Encyclopédie, pour leur faire faire une sottise tête.

Joseph de Maistre, en politique (j'écarte le moraliste et l'homme religieux, dont il faudrait parler en un autre sens), est polémiste avant tout. Il a un adversaire qu'il veut, à tout prix, déshonorer et abattre, parce que cet adversaire est, selon lui, non seulement mauvais, mais le mal lui-même. C'est la doctrine des Encyclopédistes, en tant spécialement que cette doctrine réclame l'abolition des institutions

qui ne se fondent que sur la tradition et sur la coutume et leur remplacement par des institutions rationnelles que l'humanité, grâce au progrès des lumières, est devenue capable de concevoir. Contre cette doctrine, il a forgé une arme de guerre très redoutable : le sophisme qui consiste, d'une part, à lui faire porter la responsabilité exclusive de la Révolution de 1789, d'autre part, à ne retenir de cette révolution que le mal : terreur, massacres, pilleries et iniquités. Sophisme qui a tiré une double recommandation du splendide talent avec lequel l'expose son inventeur et de la paresse d'esprit qu'il favorise au plus haut degré, en épargnant aux gens la fatigue de faire des distinctions soit dans cette masse de faits et d'actions qui s'appelle la Révolution de 1789, soit dans cette masse d'idées qui constitue la philosophie du XVIII<sup>e</sup> siècle. et en les coiffant toutes deux de l'épithète de « satanique » ou de toute autre analogue. Cette vue merveilleusement simplificatrice a été reçue comme un dogme pendant tout le XIX<sup>e</sup> siècle par deux partis : celui du fanatisme révolutionnaire et celui du fanatisme contre-révolutionnaire.

Il est admirable de constater, dans tant de pages où Maistre traite de la Révolution, l'absence de la plus légère allusion aux réformes saines qu'elle a opérées, à ces réformes approuvées en fait, sinon en paroles, par l'unanimité des Français et auxquelles aucun gouvernement n'a osé porter atteinte : égalité civile, consentement de la nation à l'impôt, unification du Droit, liberté de conscience, abolition d'un grand nombre de privilège manifestement parasitaires et surannés, institution d'un mode permanent de représentation nationale. De tout cela il ne dit pas mot. Par la grâce d'état du polémiste de vocation, qui a une infailible sûreté de coup d'œil pour ne rien voir de ce qui honore son adversaire et qu'il faudrait louer, il ne voit rien de cela. S'il le voyait, ne devrait-il pas avouer deux choses ? La première, c'est que ces nécessaires réformes n'avaient rien d'incompatible avec la monarchie, qu'elles auraient, au contraire, consolidée, et qui, pour n'avoir pas eu l'esprit ou l'énergie de les accomplir, a rendu inévitable une révolution où s'est ensuite insinuée la perturbatrice influence des chimères philosophiques. La seconde, c'est que les meilleures et les plus

sûres de ces réformes, celle du droit civil entre toutes, sont nées d'un certain compromis entre les données de la tradition et celles de la réflexion, entre les exigences de la coutume et celles de la raison, ainsi que ç'a été le cas dans l'histoire de toutes les institutions qui ont duré. L'idée de modifier les institutions selon les vues d'une raison en progrès est donc vraie dans une large mesure. Elle n'est pas le scandale pur. Tous les peuples civilisés l'ont mise en pratique.

Mais où il n'y a pas de scandale la polémique languit. Heureusement Condorcet est là avec son *Esquisse d'un tableau des progrès de l'esprit humain*, livre généreux, de l'esprit le plus faux, où la réclamation d'une refonte rationnelle de l'ordre social est poussée à l'absurdité. On y peut lire que les hommes ont été jusqu'ici universellement opprimés et corrompus par des lois gothiques, seules responsables du fait qu'il y ait eu et qu'il y ait encore parmi eux des méchants et des criminels, mais que l'heure est venue de les rendre parfaitement heureux et vertueux en leur donnant de nouvelles lois approuvées par la philosophie et par la science. C'est là-dessus que Maistre s'en donne à cœur joie. Pour lui, tout le XVIII<sup>ème</sup> siècle, toute la Révolution se résument dans ces fades insanités qui, en l'irritant et l'exaspérant, l'inspirent. Y opposer des vues de bon sens, un juste aperçu du possible et de l'impossible, du raisonnable et du chimérique en politique, c'est ce qui ne lui suffit point, ne l'intéresse point. Il lui faut écraser des sots. Et quel moyen plus triomphal pour cela que d'adopter, d'arborer, lui, grand seigneur de l'esprit, en les exagérant encore et en les poussant à l'extrême, les opinions que ces sots méprisent et qui représentent pour eux le dernier mot de la routine, de la servitude et du préjugé ?

Vous voulez mettre de la raison dans les institutions humaines ! Je vous dis, moi, qu'il n'y a de saines institutions que celles dont la raison d'être nous échappe complètement ; un mystère divin s'y cache. Si les Jésuites avaient disparu et que quelques hommes voulussent les faire renaître en vivant entre eux selon les constitutions écrites de la Compagnie, ils n'y pourraient réussir, ce ne seraient plus les Jésuites. Mais qu'il eût survécu de la Compagnie un simple

frère cuisinier, elle se reconstituerait sans peine autour de cet ignorant. Vous m'opposez les Etats-Unis d'Amérique, dont la Constitution, loin de se perdre dans les ténèbres augustes des temps, est toute récente et entièrement délibérée. Vous allez bien vite. Ce prétendu Etat vient de naître. C'est « un enfant au maillot » qui ne vivra point. Autour des quatre maisons qu'ils appellent Washington, nulle ville ne se formera. En tout cas, dans cette ville supposée, le Congrès ne se réunira point. « Il y a trop d'humanité là-dedans » pour que cela croisse et prospère... Il y a dans l'œuvre de Maistre bien des prophéties aussi heureuses. Vous vantez les progrès de la science moderne. Ils ne sont pas nuls. Mais qu'ont fait tous ces savants dont vous êtes fiers que de retrouver très péniblement au moyen de leurs équations et de leurs cornues une misérable partie des connaissances magnétiques, physiques, astronomiques que les mages de la Chaldée et les pâtres des temps primitifs possédaient par inspiration ?

Ainsi Joseph de Maistre a-t-il fabriqué les verges flamboyantes et inoffensives avec lesquelles un Barbey d'Aurevilly, un Hello, braves têtes creuses, se donneront la joie truculente et innocente de fouetter leur siècle. Il a, lui, une intelligence beaucoup plus forte, et son œuvre a d'autres aspects. Ce que je veux dire, c'est que si les *Soirées de Saint-Petersbourg* sont un livre non pas froid, comme je le croyais, mais animé de passion, ce n'est que la passion de la satire et du mépris.

Condorcet est un écrivain fort médiocre. Joseph de Maistre un grand écrivain de second ordre. Si, littérature à part, on les renvoyait dos à dos, comme coupables, chacun en son sens, de simplification outrancière ? Maistre a eu assez de talent pour donner un extraordinaire éclat à de violents paradoxes. Il lui en aurait fallu beaucoup plus pour donner le même éclat à des idées où il eût tenu compte de tous les éléments de la vérité.

Pierre LASSERRE.

Michel PELTIER.

## DROITE, GAUCHE : notions caduques

« La France est aujourd'hui pareille à un îlot  
« au milieu d'un univers qui change et s'orga-  
« nise sans cesse ; elle se cramponne à un  
« idéal privé petit-bourgeois, déterminé par  
« sa tradition.

*Friedrich Sieburg (Dieu est-il français ?).*

Rares, très rares, sont nos compatriotes qui disent spontanément appartenir à la droite, ou alors ils ajoutent aussitôt un adjectif qui tend à démontrer qu'ils n'appartiennent pas à n'importe quelle droite. Un postulat, en quelque sorte, mais un postulat qui prend l'aspect d'un simple ravaudage de caractère grammatical.

Bien qu'ils soient beaucoup plus nombreux à la dire, ceux qui se classent à gauche possèdent également ce sens des nuances dans l'étiquetage de leur appartenance à telle ou telle gauche. Nous négligerons le centre puisque de l'aveu même des centristes, cette position médiane n'en est pas une, le terme de centre étant toujours orné d'un complément qualificatif qui le situe à gauche, très souvent, ou à droite, beaucoup plus rarement.

Etre de droite, être de gauche, n'est-ce pas, en 1980, respecter une convention périmée qui s'appuie plus sur des apparences que sur des convictions ? Par exemple, on situe à gauche des hommes dont les revenus, la fortune et la position sociale devraient en faire des cibles de choix pour le prolétaire, alors que des hommes classés à droite tirent, comme on dit, le diable par la queue. Tout cela est notoirement connu. Le niveau de vie de certains leaders de la gauche est assurément plus élevé que celui de certains respon-

sables de partis conservateurs — ou nantis, si l'on préfère ; ce phénomène très courant s'explique aisément par le fait que l'argent s'investit toujours-là où il a le plus de chances de rapporter un maximum de dividendes, et, en France, c'est bien à gauche que l'on trouve les meilleurs placements depuis quarante ans.

Il n'y a, dans tout cela, aucune sorte de préoccupation d'ordre idéologique évidemment, mais uniquement le souci de faire grossir le pactole au maximum. Nous vivons à l'époque des systèmes économiques de masses, celle où, à la notion de *qualité* a été substituée celle de *quantité* ; il faut vendre beaucoup de produits à bon marché, et faire en sorte que les acheteurs de ces produits aient à les renouveler souvent. Des objets en matière plastique aux jeux très populaires du tiercé et du loto, nous avons une illustration de ce que donne ce type de système économique.

L'ancien prolétaire de Marx et de Proudhon est aujourd'hui propriétaire d'une maison, d'une voiture, d'un équipement ménager, etc... mais comme il faut absolument qu'il conserve le goût de la lutte sociale, les leaders syndicaux ouvriers et ceux des partis de gauche continuent à citer Marx et Proudhon, tout en investissant dans de luxueux immeubles, dans de luxueuses publications, l'argent du « travailleur ». Il est loin le temps des manifestations et défilés où Louise Michel entraînait derrière elle et à pieds, des foules misérables sur des kilomètres ; aujourd'hui, le prolo vient en autocar pullman, en autorail spécial, ou dans son automobile particulière qui n'est pas toujours une simple 2 CV.

Sur ce plan, et sur d'autres, les Américains sont moins hypocrites que nous. Les Allemands aussi. Leurs centrales syndicales sont richissimes, et aucun de leurs dirigeants ne songerait à le nier ou à le cacher. Au contraire. Dans ces pays, la gauche, ou ce qui en tient lieu, ne joue plus depuis fort longtemps un jeu du prolétaire comme y jouent encore chez nous MM. Mitterrand et Marchais. Il est évident qu'aux Etats-Unis et en Allemagne fédérale, les « motivations de vente » sont différentes par rapport aux nôtres, et que le fait de faire part de son élévation sociale n'est pas considéré comme quelque chose d'inavouable. Au contraire.



Constatons-le, les notions de droite et de gauche sont on ne peut plus subjectives, comme d'ailleurs celles de classes sociales. Mais il n'y a pas que des questions d'argent qui entrent en ligne de compte.

*Tout ce qui est national...*

La récente pantomime jouée par M. Marchais sur le thème — qu'il faut bien appeler — maurrassien du nationalisme n'a abusé, évidemment, que ceux qui étaient destinés à l'être. Il importait avant tout pour le parti communiste de s'introduire dans le parlement européen, et pour y parvenir, toutes les astuces étaient bonnes. De fait — et en excluant les amis de M. Marchais — il existe des nationalistes à droite et à gauche en France. Ce qui ajoute encore au mélange des genres, bien entendu. Historiquement parlant, c'est la gauche jacobine de 1792 qui instaura ce principe. Avec l'apparition des théories marxistes en 1848, et leur primauté accrue au fil du temps, la gauche vira ensuite à l'internationalisme, tandis que la droite prenait exactement la voie inverse, tant et si bien qu'en 1914, nous voyons Jaurès prêcher le pacifisme et Maurras la « revanche ».

Ces positions successives et contradictoires avaient au moins le mérite d'être claires dans leur genre. Aujourd'hui, avec l'évolution — lente mais réelle — des idées européennes, nous entendons en certains cas les même discours à droite et à gauche lorsqu'il s'agit de s'opposer au principe de supranationalité. Nous pouvons même ajouter : à une lutte interpartisans de la « France seule » des deux camps pour apparaître aux yeux de l'opinion publique comme le plus solide garant de l'indépendance nationale. Ces assauts autour du thème de l'hyper-nationalisme ont incontestablement des accents déroulésiens, voire, gaulliens. Ce qui va dans le sens de notre propos car, tout « modernes » qu'ils disent être ces hommes de droite et de gauche, ils sacrifient de concert à l'être suprême et à la « patrie en danger », idées gauchistes revues et corrigées par des gens de droite.

Chez eux, nous constatons la même indifférence vis-à-vis de « l'Étranger », la même défiance envers Bonn, Lon-

dres et Washington. Et plus rarement pour Moscou, comme il se doit. Ils sont les disciples de l'enseignement dispensé par les jacobins de droite et de gauche selon lequel rien de ce qui se passe ailleurs qu'en France et à Paris n'a d'importance. Certains vont même jusqu'à ignorer superbement les événements d'Afghanistan et d'Iran pour consacrer leur attention à une élection partielle dans le Val-de-Marne ou à la dernière « petite phrase » de M. Rocard.

Cette existence d'écureuil en cage fait que, naturellement, les sujets pour se « battre » manquent parfois. Alors on s'en retourne aux inusables querelles des « années noires », époque où, cependant, la confusion droite-gauche régnait plus encore qu'à la nôtre. A l'heure de Kaboul et de Téhéran, ces hommes règlent toujours leurs montres sur Vichy ou sur Londres.

Cet étonnant paradoxe stupéfie nos visiteurs et bien des jeunes gens. Il existe, dans notre conscience historique, une série de traumatismes dont les principaux ont pour noms : Vercingétorix, Jeanne d'Arc, Louis XIV, Bonaparte, Pétain et De Gaulle, avec, en corollaire, Alésia, Rouen, Versailles, Waterloo et juin 40. Ces traumatismes sont, en quelque sorte, des amarres solidement fixées qui empêchent le navire « France » de gagner la haute mer, ce navire « France » qui, comme disait Montherlant, est destiné à naviguer « sur une mer de salive ». Ce chauvinisme à haute dose se double également de tendances affirmées au masochisme au point que toute décision prise, toute offre faite ailleurs qu'à Paris, deviennent, *ipso-facto*, suspectes. La condescendance mise dans nos rapports avec les autres pays s'appuie sur l'ignorance en même temps que sur un complexe de supériorité. Pour en être convaincu, il n'est que d'entendre M. Chirac parler de Mme Thatcher, M. Mitterrand de M. Schmidt, qui sont, cependant, et respectivement, du même bord politique.

### *L'Europe, test révélateur*

Nous avons assisté en juin 1979 à ce qui fut appelé une « campagne électorale européenne ». Fausse appella-

tion par le fait même que les hommes et les partis en présence n'eurent de cesse de répéter qu'ils iraient à Strasbourg « défendre les intérêts et l'indépendance de la France ». Autrement dit, Debré, Weil, Mitterrand, Marchais, même combat. Même combat contre la construction européenne ; même combat pour éviter à tout prix l'eupéanisation de leurs partis respectifs coupés, en corps et en esprit, des formations politiques correspondantes des huit autres pays de la Communauté.

Les eupéistes dans l'Hexagone sont minoritaires, et les fédéralistes européens plus encore. Cela est dû au mythe de la souveraineté nationale, vieux cheval d'arçon sur lequel se sont entraînées des générations entières d'hommes politiques dont les perspectives ne dépassaient pas les limites de leurs circonscriptions. Des hommes politiques qui parlaient de « destin national » mais qui ambitionnaient surtout de grapiller quelques voix à Blausasc ou à Pitreville.

Où donc se situe cette fameuse souveraineté nationale qui ressemble si fort à l'Arlésienne ? Sur le plan énergétique ? Sur le plan militaire ? Sur le plan économique ? Sur le plan diplomatique ? Cela se saurait. Nous aurions plus de chances de recouvrer une certaine forme de souveraineté si nous acceptions de participer à la construction de l'Europe sans employer de cartes biseautées. Dans l'état actuel des choses, notre pays — réel ou légal — n'a pas plus d'importance que celle qui est accordée aux puissances de second ordre, aux nations moyennes. Que l'on pratique la politique gaullienne de la chaise vide, ou que l'on aille en excursion à Varsovie pour y rencontrer M. Brejnev ne change rien à notre situation, sinon que nous nous mettons à dos nos meilleurs alliés. Par contre nous devons multiplier les courbettes à nos fournisseurs de pétrole, nous battre à couteaux tirés avec nos partenaires européens sur le plan de l'export-import, pour le pinard, le lait, la viande bovine et les choux-fleurs produits chez nous, et, bien que possesseurs d'une « force de dissuasion », écouter avec attention ce qui se dit au sein de l'O. T. A. N. tout en ayant l'air de n'en rien faire.

Nous avons, nous Français, la réputation de préférer les

abstractions aux choses concrètes, d'échafauder de brillantes théories auxquelles doit se plier la réalité. Ce n'est, évidemment, qu'une réputation analogue à celle qui concerne la gastronomie, l'esprit, l'amabilité naturelle, et l'amour de la liberté. Mais on ne peut empêcher le touriste étranger de voir ainsi notre pays et ses habitants. Il est toutefois prévisible que nos caprices cesseront d'abuser ou d'amuser nos voisins un jour, avec toutes les conséquences que cela suppose. Et nous ne pourrons même plus recommencer Valmy.

La France donneuse de leçons à l'univers a vécu, c'est certain, ses ultimes beaux jours. Demain l'Europe politique deviendra une nécessité vitale, et il nous faudra choisir entre notre « souveraineté » et l'intégration. Notre propension à l'erreur historique nous fait craindre le pire, non pas pour l'Europe qui, elle, se fera de toutes façons, avec ou sans nous, mais bien pour notre pays et les générations futures.

*Etre communiste ou ne pas l'être, là est la question*

Ce qui devrait différencier les hommes occidentaux, et plus qu'une appartenance toute théorique à la droite ou à la gauche, c'est le fait d'appartenir ou de ne pas appartenir au parti communiste. Le bloc communiste, lui, est homogène car soudé par un pouvoir dictatorial sans autre précédent au cours de l'histoire ; la grande faiblesse des non-communistes réside dans le fait que l'Occident n'est d'accord que sur ses *divergences*. Nous nous sommes battus entre nous, et nous nous battons encore alors que, pendant ce temps, Moscou place ses pions sur l'échiquier. Nous en sommes toujours au point de nous disputer sur le pourquoi et le comment du gigantesque coup de poker réussi par Staline à Yalta. En 1945, c'est-à-dire il y a de cela trente-cinq ans. C'est peu, diront les incorrigibles optimistes. Nous nous disputons comme se disputent des héritiers qui n'ont plus d'héritage à se disputer. Est-ce vraiment sérieux ? Il faudrait prendre enfin conscience que ce que l'on appelle les « initiatives » occidentales ne sont prises qu'en fonction des *actes* du camp communiste.

Nous cultivons nos impuissances avec une secrète satisfaction pendant que Moscou applique sans défaillances un plan de conquête du globe ; l'arbre du chauvinisme — partisan ou nationaliste — cache la forêt de nos désillusions, de nos craintes, de nos complexes.

La puérité de nos actions n'est plus à démontrer. Nous sommes un peuple qui ne se sent à l'aise que gouverné par des Paul Reynaud. Le succès des publications traitant de la IIème guerre mondiale dans ce pays ne tient pas à l'image de « croisade » qu'il peut revêtir parfois ailleurs, mais bien au ressassement de vieilles rancunes auxquelles tient toujours la vie politique française. On a pu croire, vers 1950, que cela allait changer, mais les gérontes veillaient et surent imposer leur vue des hommes et des choses. Il fallait que l'univers fût à l'image de la France, et c'est ce qui advint ; les Américains devinrent des néo-nazis, les Allemands, des revanchards (de Bonn) et l'Angleterre fut à nouveau, sinon « Carthage », mais la « perfide Albion ». Ce brevet d'impuissance aurait dû être affiché sur les monuments aux morts et dans toutes les mairies de France car il représente, avec exactitude, l'essentiel de notre apport au « concert des nations » depuis un demi-siècle.

Et pendant ce temps-là, à l'affût, les communistes soufflent sur les braises de nos discordes, et tirent, comme on dit, les marrons du feu. A leur seul avantage, bien sûr.

On a pu dire de la droite qu'elle était « la plus bête du monde » mais que penser de la gauche française — socialistes et radicaux — qui, pour tenter de gagner des élections, s'allie aux communistes ? Ce genre d'alliance prouve, mieux que toute autre démonstration, le peu de sérieux d'un homme comme M. Mitterrand, ainsi que l'étroitesse de ses vues car, si victoire de « l'union de la gauche » il y avait eu en 1978, quelles auraient été les perspectives d'un gouvernement composé — et composite — de gens qui se disent « européens et occidentaux » et de représentants d'un système hégémonique qui lutte, à la fois, contre toute tentative de construction européenne et contre toute velléité occidentale de contrecarrer ses projets ? Fichaises !

Que penser aussi des attitudes gaullistes et post-gaullistes vis-à-vis de la « chère Russie », et de celles adoptées par M. Giscard quant aux relations « privilégiées » qu'il veut sauvegarder avec le Kremlin ?

Alexandre Soljénitsyne nous dit ceci dans un petit livre qui vient de paraître en France, *L'erreur de l'Occident* (1) :

« Ceux que leurs illusions n'ont pas rendus irrémédiablement aveugles doivent reconnaître aujourd'hui que l'Occident tout entier se retrouve dans une situation critique, voire sous la menace d'un péril mortel. On peut en donner maintes explications partielles, dégager les étapes successives qui, en soixante ans, ont conduit à pareille situation, mais la vraie raison la voici : c'est le refus obstiné, pendant soixante années, de considérer la vraie nature du communisme. (...) Mais parmi ceux qui savent que le communisme est un mal dangereux pour le monde, trop de gens continuent à ne pas comprendre l'irréductibilité de sa nature. Et ceux d'entre eux qui occupent des fonctions de conseillers influents ou de dirigeants politiques commettent à nouveau, comme si de rien n'était, des erreurs d'appréciation qui se répercuteront inéluctablement dans l'avenir, et de façon mortelle. »

Ce livre, évidemment, n'aura pas chez nous le succès des ouvrages de Sartre ou d'Ellenstein, primo, parce qu'il est « sommairement anti-communiste », secundo, parce que les Français en ont assez d'entendre « vitupérer » ce dissident qui a eu la « chance » de pouvoir venir en Occident où il coule des jours paradisiaques... Soljénitsyne a cependant le grand mérite de poser la question la plus importante qui soit, et sans la noyer dans un galimatias d'aspect philosophique : « Demandez à une tumeur cancéreuse pourquoi elle grossit. C'est simple, elle ne peut pas faire autrement. De même le communisme. » (1)

---

(1) — Grasset éditeur — collection **Figures** — avril 1980.

### *Les Ricains*

Il est hors de doute que les Américains ont commis — et continuent à commettre — de lourdes fautes depuis quarante ans, la principale étant représentée par Yalta, la seconde, d'avoir donné dans le piège de la « détente ». Mais qu'avons-nous fait, nous français ? Nous qui comptons parmi nous tant et tant de contempteurs exclusifs des « Ricains » ? Nous n'avons pu que subir les vicissitudes et les conséquences d'une guerre déclarée *par nous*, et, finalement, transformer l'Amérique en bouc-émissaire de nos déconvenues. L'Amérique, mais pas l'U. R. S. S., évidemment.

Les petits Torquemada et les apprentis-Fouquier-Tinville qui, dressés comme autant de petits coqs face à l'ouest, invectivent contre la « nouvelle Carthage » d'outre-Atlantique seraient probablement les premiers à s'y réfugier si les divisions blindées soviétiques prenaient un jour la route de Brest. Leur (actuelle) position est confortable. Ils n'ont à craindre aucune forme de représailles en tirant leur poudre contre les Américains ; ce ne serait évidemment pas la même chose si, d'aventure, ils s'attaquaient à l'U. R. S. S.

Leur public est composite. Des hyper-nationalistes aux plus rouges des « camarades ». La propagande communiste trouve dans ce type de campagne de riches aliments pour elle puisque, en exclusivité, elle est dirigée contre la seule puissance mondiale encore capable de stopper les initiatives trop poussées du Kremlin. Peut-on rêver mieux à Moscou ?

Il ne faut évidemment pas tomber dans le piège qui consiste à dire que tout ce qui est américain est bon — ou nôtre. Mais il faut — il faudrait — parallèlement éviter le dénigrement systématique vis-à-vis des Etats-Unis au point d'en faire une sorte de religion. Il y a, parmi ces contempteurs, des hommes que leur passé excuse, certes, des transfuges et des mal-repentis de l'existentialisme des années 50 ; il y a aussi (et ce n'est pas une surprise) quelques ex-gaullistes passés au nationalisme « intégral », quelques monarchistes suffrageurs, et, probablement, nombre de « taupes » placées-là par l'appareil du P. C. Etrange amalgame qui semble prétendre depuis peu au titre d'élite intellectuelle et — naturellement — morale.

### *Conclusion*

Cs quelques réflexions résumées faites, il nous apparaît futile de camper encore sur des positions droite-gauche ; ces positions sont caduques parce que totalement inopérantes, établies qu'elles furent à une époque où l'on pouvait encore se payer le luxe de « parcelliser » notre société, de jouer sur le clavier des nuances comme on joue du piano à l'heure du thé pour les amies de maman.

Si, demain, se produisait la « normalisation » du reste de l'Europe par les troupes et le K. G. B. soviétiques, qui donc serait sauvé des effets de ce rouleau compresseur ? Personne à gauche, hormis quelques dirigeants du P. C. appelés à prendre la relève de M. Marchais et consorts dont la tâche serait achevée — ainsi que la vie, probablement ; les portes du Goulag se refermeraient sur ceux qui, depuis tant d'années, parlent de « détente », sur les multiples « compagnons de route » de Moscou, et ce au profit d'un pouvoir russo-communiste non pas barbare comme on le dit trop souvent, mais habile et impitoyable, un pouvoir qui sait, à la perfection, quelles sont nos faiblesses et nos lâchetés et comment en profiter.

Comme en 1940, il serait alors trop tard pour geindre et se lamenter sur le thème « ah ! si j'avais su ». Savoir, ils savent, de toutes manières, ces hommes, mais leur obstination dans l'erreur est certainement plus forte que leurs craintes.

C'est Renan qui, je crois, disait que, seule, la bêtise lui donnait une idée de l'infini. L'apocalypse, dans son genre, est également une sorte d'infini, et peut-être sommes-nous déjà entrés dans cette fin des temps, sans nous en apercevoir ?

Michel PELTIER.



Pierre GRIPARI.

## LA REGLE DU SILENCE

Moine, oui, moine. C'est vrai. C'est le mot. Ça s'appelle moine, ce que je suis. J'étais.

Non, non. ce n'est pas ça. Je me souviens très bien. Ce sont les mots qui manquent. Parce que chez nous on ne parlait pas, c'était la règle. On avait seulement des gestes, avec les mains, pour les choses... comment vous dites ? Oui, nécessaires. Alors les mots, c'était inutile. Pire que ça, c'était péché, mauvais, défendu... J'ai oublié beaucoup, maintenant, perdu l'habitude. Ma voix même, quand je parle et j'écoute, elle entend tout drôle... Mais à part ça, je me rappelle très bien.

Répondre, ça, je peux toujours. Mais je n'ai rien à dire, que mon histoire à moi. Pas intéressante. Enfin, si vous voulez... Et bien, c'est entendu, dites, je réponds.

Pacôme, oui, Frère Pacôme. C'était d'ailleurs mon vrai prénom. Oui, vous avez raison, cette photographie, c'est ma mère. Comment l'avez-vous trouvée ? Oui, bien sûr, elle est morte, il y a longtemps, j'étais jeune, juste avant mon entrée dans les ordres. A cette époque elle était damnée, pauvre vieille !

Pourquoi je le dis ? Mais parce que je le sais ! Elle avait, comment dire... amitié, connaissance... avec une âme de l'enfer, un fantôme. Et elle l'aimait. Je veux dire d'amitié, bien sûr. Mais c'est très grave, ça, péché mortel ! Et moi, à cause de ça, j'ai failli être damné aussi.

Moi, je veux bien. Mais c'est triste, vilaine histoire. Si vous le désirez. Merci.

J'avais seize ans, je crois. Ma mère tenait l'auberge, là où elle est photographiée. Moi je l'aidais parce que mon père il était parti, sans nouvelles. Alors j'achetais les choses, je faisais les gros travaux, aussi la cuisine, un peu...

Les chambres, je ne m'occupais pas. Je laissais faire ma mère. Une surtout, qu'elle y allait seule, je n'y entrais jamais, je n'y pensais même pas... C'était le n° 10, après le tournant du couloir, deuxième étage... On la louait rarement, parce qu'elle était petite, et pas très confortable, et aussi pour une autre raison, que je ne savais pas encore.

Un beau matin, j'avais quelque chose à faire à l'étage, une réparation, je passe devant la chambre. La porte était, comment vous dites ?... non, pas vraiment ouverte, seulement un petit peu, et j'entends ma mère qui parle dedans :

— Est-ce que tu m'entends ? elle dit. Tu n'es pas raisonnable ! Si tu continues comme ça, les clients ne viendront plus et alors, moi, je serai ruinée, je quitterai la maison. Et toi, où iras-tu. alors ?

Moi, j'entends ça, je pense qu'elle parle avec la femme de chambre, en faisant le lit toutes les deux. La femme de chambre, elle a été, peut-être, impolie avec un client, et ma mère la gronde. Justement le client qui a couché au 10, la nuit dernière, il est parti fâché, l'air mécontent, comme celui qui ne reviendra plus... Bon, moi, je me dis, ce ne sont pas mes affaires, c'est affaire de femmes. Je redescends, je vais à la cuisine pour prendre mes outils, et là, devant le fourneau, je trouve qui ? La femme de chambre, que je croyais là-haut, dans la chambre 10, avec ma mère. Alors ma mère parle seule. A qui ?

Ça, c'était la première fois. Alors j'ai fait attention et j'ai remarqué que la chambre 10 elle a quelque chose de... oui, c'est ça, comme vous dites, de pas ordinaire. Chaque fois qu'un voyageur y passe la nuit, quand il n'y a pas de place ailleurs, il repart le matin, pressé, nerveux, l'air pas content. Et le matin ma mère y va, elle y reste longtemps, plus longtemps que dans les autres chambres.

Alors, un jour, j'ai une idée. Sans le dire à ma mère, je monte, un peu avant l'heure de faire les lits, et je me ca-

che dans la chambre à côté, la chambre 11, pour écouter à travers le mur. J'attends, j'attends... Enfin ma mère arrive, entre au n° 10, et puis plus rien, silence. J'écoute encore, cinq minutes, dix minutes, et puis j'entends du bruit : des grattements, des craquements, des petits coups dans les meubles. Et ma mère elle se met à parler, tout doucement, sans s'arrêter, en chantant un peu, comme on fait pour bercer un enfant qui a peur :

— Mais oui, je suis là, mon or, ne t'inquiète pas, mes yeux, pense un petit peu à Dieu, seulement. Je ne te demande pas de prier, si ça te fait souffrir, mais pense à lui, rien qu'une seconde. Il te pardonnera, j'en suis sûre...

Et elle continue comme ça, longtemps, longtemps, et à la fin je comprends qu'elle parle à un fantôme. Quand je suis sûr que j'ai compris, alors je sors dans le couloir et je vais la rejoindre. Dès qu'elle me voit entrer, elle se lève, toute effrayée :

— Pacôme ! Qu'est-ce que tu fais ici ?

Je lui réponds :

— Et toi ?

Elle ne dit rien. Je continue :

— Tu crois que c'est bien, peut-être, ce que tu fais ?

Elle a compris que j'ai compris. Alors elle se défend :

— Et pourquoi ce serait mal, mon petit ? Il est si seul, si triste... Ce n'est pas un péché, de consoler une âme triste...

— Alors, je lui dis : comme ça, tu ne fais pas confiance à la justice de Dieu ?

— Si, mon enfant, je fais confiance, bien sûr... Mais il n'est pas méchant, tu sais, seulement malheureux. Peut-être je peux l'aider...

— Il n'y a qu'une seule façon de l'aider, je dis, c'est de faire venir le pope et de le renvoyer en Enfer !

Alors elle tombe à genoux, elle me supplie :

— Non, mon fils, ne dis pas ça, ne le pense pas, qu'est-ce que nous en savons ? C'est peut-être une chance pour lui, une chance qui lui est offerte ? C'est peut-être Dieu, juste-

ment, qui le veut ? Il souffre moins, je le sais, quand je lui parle, ça lui fait du bien...

Alors, là, je me fâche :

— Et à toi, ça te fait du bien ? Tu ne crains pas le péché ? Tu n'es donc pas chrétienne ?

Mais elle pleure, elle me conjure et m'en dit tant et tant qu'à la fin je m'en vais sans avoir décidé. Je ne sais pas moi-même quoi faire.

Je laisse passer les jours. Ma mère, elle n'ose plus remonter au 10, mais le fantôme, lui, revient toujours, il fait pleurer les meubles, je l'entends quand, par hasard, je passe... À force, dans le pays, ça commence à se savoir, les clients se font rares, c'est mauvais pour le commerce. Alors un beau matin je vais trouver le pope :

— Pater, je dis, est-ce qu'on a le droit de faire compagnie avec une âme en peine ?

— Pourquoi tu me demandes ça, mon fils ? il dit.

— Parce que, je dis, nous avons à l'hôtel une chambre avec fantôme, et ma mère lui parle, le console... Elle croit que c'est bon pour lui, mais moi je me demande si c'est bon pour elle, je dis.

Le pope, quand il entend ça, il saute en l'air, il crie que c'est abominable, que c'est une tentation du Malin, que nous risquons, ma mère et moi, de perdre nos âmes.

— Je viens chez vous ce soir même, qu'il dit pour terminer.

Moi, je rentre, un peu ennuyé. Je ne dis rien à ma mère. J'espérais même, sur le soir, que le pope oublierait de venir... Mais il est venu, bien sûr, et à peine arrivé voilà qu'il fait à ma mère une scène terrible, il la menace, il l'injurie presque... Au début, moi, je n'osais rien dire. Je le trouvais bien un peu brutal, mais quoi ? Il savait mieux que nous, il avait peut-être raison... Et puis c'était bien moi qui l'avait fait venir ! Au bout d'une demi-heure, pourtant, je perds patience :

— Bon, maintenant ça suffit, pater, je lui dis. Moi, je croyais que vous pouviez faire quelque chose d'utile. Mais

si vous êtes venu seulement pour faire pleurer ma mère, alors moi, je vous fous mon poing dans la gueule et vous rentrez chez vous !

Ça l'a fait réfléchir. Bien sûr il s'est retourné vers moi, m'a traité d'imbécile, de branleur, d'excommunié, mais tout de même il a laissé ma mère tranquille. Après ça il est monté à la chambre 10, il a fait ses prières dedans, il a jeté de l'eau bénite sur les murs... Ensuite il est redescendu, il a demandé de l'argent, que je lui ai donné, puis il est reparti.

Le fantôme, de ce jour, n'est plus jamais revenu. Mais ma mère, elle, est devenue triste. J'avais bien des remords, un peu, mais je ne pouvais pas lui demander pardon, j'étais chrétien, après tout... Alors, de mois en mois, je l'aie vue se courber, elle ne disait plus rien, ses yeux ne regardaient plus. Un beau matin, elle ne s'est pas levée comme d'habitude, je suis allé voir dans sa chambre. Elle était dans son lit, toute blanche. Je lui ai demandé ce qui n'allait pas, mais elle a répondu simplement, à voix basse :

— Tu n'aurais pas dû, mon petit...

Je n'ai pas demandé quoi, j'avais compris ce qu'elle voulait dire... Je suis allé chercher le médecin, le pope... Mais quand je suis revenu, elle était déjà morte.

Alors j'ai fait ce qu'il fallait. Trois nuits de suite son corps est resté dans l'église, comme c'est la coutume, mais pendant ces trois nuits, moi, je n'ai pas pu dormir. Chaque fois que je ferme les yeux, elle est en rêve devant moi, elle murmure :

— Tu n'aurais pas dû, mon enfant...

C'était, tantôt « mon petit » et tantôt « mon enfant », mais toujours que je n'aurais pas dû. C'était pire que tout.

Après l'enterrement, je vais trouver le pope :

— Pater, je lui dis, j'ai décidé de me faire moine. Je donne l'hôtel à l'église. Comme ça, je pourrai prier pour ma mère et pour l'autre. Vivre autrement, je ne peux plus.

Lui, bien sûr, il me dit que c'est grave, que je ne suis pas sûr d'avoir la vocation, que je dois réfléchir, que c'est pour toute la vie... Mais moi je lui réponds :

— Dans ma famille, quand on dit qu'on va faire une chose, on la fait.

— Et où veux-tu aller ? qu'il me dit.

— N'importe où, je réponds, pourvu que ce soit dur. Ma mère souffre.

— Alors le pope m'envoie où vous m'avez trouvé. Pour être dur, ça, c'était dur ! Vous connaissez la règle : ne rien dire, jamais, pas une parole, pas un mot. Et obéir, toujours. Et travailler. Le monastère produisait lui-même tout ce qu'il fallait pour vivre : le manger, les vêtements... on ne devait rien à l'extérieur.

Même là, elle est encore venue, ma mère, pour me dire en rêvant que je n'aurais pas dû... Mais je n'avais plus peur. C'était à moi de la consoler, comme elle avait consolé l'autre. Je récitais mentalement mes prières pour elle, je lui disais mentalement de penser à Dieu, et que son temps d'épreuve allait finir un jour... Peu à peu, j'ai senti qu'elle devenait moins triste. Sur la fin, elle s'est mise à prier avec moi, pour l'autre, pour moi, pour elle-même... Mais il a fallu des années !

Au commencement, je connaissais encore les jours, les mois, les saisons, la date... Et puis, petit à petit, j'ai cessé d'y faire attention, cela ne m'intéressait plus : les jours sont entrés dans les nuits, les nuits dans les jours, les jours d'été se sont mélangés avec les jours de neige... Ce n'était plus le temps du calendrier, mais le vrai temps de Dieu... Alors il s'est passé des choses, des choses très étranges, et cependant réelles, bien réelles.

Du rêve ? Pourquoi pas ? Moi, je veux bien... Mais qu'est-ce que ça veut dire, du rêve ? Si mon âme est troublée, que ce soit en dormant ou non, elle est troublée, c'est tout ! Et si elle est en paix, c'est une paix bénie, même dans le sommeil !

De plus, n'oubliez pas la règle du silence ! En dehors des offices, nous ne disions pas un mot ! Pas question de conversations entre nous ! Alors, comment savoir si ce que j'ai vu est vrai ou non ? Si je rêve ou si je dors ?

Quand l'Homme d'argent est venu, par exemple, je n'étais pas dans mon lit, j'en suis bien sûr, ni dans ma cellule. J'étais dans le jardin, en train de bêcher, comme toujours, en silence. Les autres moines, mes frères, étaient autour, chacun à son travail. Peut-être l'ont-il vu aussi, peut-être non... Mais ça, je ne le saurai jamais.

L'Homme d'argent, je l'appelle comme ça parce qu'il était entièrement vêtu d'un costume d'argent, à la mode d'autrefois, avec habit, gilet, culotte et bas d'argent fin, plus des souliers à talons, tissés d'argent avec de belles boucles d'argent et un chapeau tricorne en poil d'argent. Il portait aussi une épée, qui n'était pas d'argent, elle, mais de lumière. La lumière, c'est l'argent du ciel. Il s'est approché de moi, pendant que je bêchais, et il m'a dit :

— Tu veux sauver ta mère ?

J'ai fait oui de la tête, puisque je ne pouvais pas parler. Il a repris :

— Pour cela, il te faut prendre sa place en enfer. Le veux-tu ?

Qu'auriez-vous répondu, à ma place ? Moi, j'ai encore fait oui. De deux choses l'une, j'ai pensé : ou bien cet homme est le diable, ou bien c'est au contraire un ange de Dieu. Si c'est un ange, pas de danger. Si c'est le diable, je sais le bon moyen de ne pas lui donner prise : c'est de ne rien vouloir pour moi, pas même le Ciel, et de ne rien refuser... L'Enfer ? Bon. Pourquoi pas ? Si c'est pour sauver ma mère...

L'Homme d'argent a compris. Il m'a dit, avec un sourire :

— Demain, je te dirai ce que tu dois faire.

Et il est parti. Ce soir-là j'ai prié pour ma mère et pour l'autre, comme d'habitude, et pour la première fois ma mère n'est pas venue.

Le lendemain, après la messe, l'Homme d'argent m'attendait à la sortie de la chapelle. Il a tiré son épée et me l'a tendue en me disant :

— Maintenant, tu vas tuer le prieur.

C'était normal, n'est-ce pas ? On ne va pas en Enfer sur un simple consentement : l'Enfer, c'est comme tout le reste, il faut pécher pour l'obtenir, il faut le mériter... J'ai donc pris l'épée de lumière. Elle était fine, légère, je l'avais bien en main... Les autres moines, mes frères, me regardaient jouer avec, l'air pas tellement surpris... Voyant cela, j'ai pensé :

— Dieu le veut, sans doute.

Alors je suis entré dans le grand bâtiment.

Le Prieur était à son bureau. Quand j'ai passé la porte il a levé la tête. Aussitôt, sans rien dire, je lui ai traversé la poitrine avec la lame de lumière. C'était un homme de foi, et de grande sagesse. Il a très bien compris que je ne faisais pas cela pour moi, que je n'avais rien contre lui, que je ne voulais pas sa mort, ni rien d'autre au monde... Il m'a souri doucement, puis il s'est penché sur la table en crachant le sang sur ses papiers. Je suis sorti.

L'Homme d'argent m'attendait dans le jardin potager.

— C'est fait ? qu'il m'a dit.

J'ai répondu oui, de la tête, et lui ai rendu son épée. Mais lui, avant de rengainer, m'en a percé le mollet droit, de part en part, en prononçant distinctement ces mots :

— Voici ta récompense, tu es marqué. À partir d'aujourd'hui ta mère est sauvée, mais tu es en enfer.

C'était comme un trait de feu, qui m'avait transpercé la jambe. Je suis tombé sur la terre molle. Mes frères m'ont relevé, on m'a couché dans ma cellule, et j'ai mis plusieurs jours à guérir. Mais je n'ai plus revu ma mère, ni alors, ni jamais. Elle, du moins, elle était délivrée.

Quand j'ai pu de nouveau sortir pour travailler, j'ai revu le prieur. Je n'ai jamais pu savoir s'il était guéri de sa blessure, ou si le meurtre n'était qu'une illusion. Pour avoir une réponse, il aurait fallu questionner, ce qui était impossible... Le vrai problème, d'ailleurs, n'était pas là. En fait, pour ce qui est de moi, j'étais coupable de meurtre, j'avais consenti au péché, je l'avais accompli autant qu'il m'était possible... Par ailleurs, je savais bien que, quand on est cou-



pable, il ne faut surtout pas se vouloir non-coupable... Vous ne comprenez pas ? Oui, je sais bien, ce n'est pas facile... Comment vous expliquer ?... Il faut se repentir, bien sûr, mais il est avant tout nécessaire de se sentir indigne. D'ailleurs, coupable ou non, même sans péché, on est toujours indigne... Il est donc mauvais de pécher, mais il est bon d'avoir péché, il ne faut rien regretter. Car le péché passé vous fait comprendre le peu que vous êtes, il doit être accepté, comme tout, avec reconnaissance, et si vous l'acceptez comme il faut, le diable a perdu son temps. Le grand danger, ce serait l'innocence. Par-dessus tout, c'est le désir de gagner ou de garder l'innocence. Vouloir être pur, c'est encore vouloir quelque chose pour soi, c'est de la prétention, c'est un obstacle. Dieu vous sauvera tel que vous êtes, pur ou impur. Votre pureté à vous, c'est de la merde, rien de plus.

Maintenant, n'allez pas croire que j'étais heureux ! J'étais bel et bien damné, j'étais en enfer, l'Homme d'argent n'avait pas menti !

Pour commencer, le Prieur est mort, définitivement mort, quelques semaines, peut-être, ou quelques mois après que je l'aie tué. Il est fort possible, après tout, que l'épée de feu tue lentement...

Et puis, chaque fois que je remuais la terre, il en sortait maintenant des animaux bizarres, des petits moines-serpents, des crapauds enfroqués, des vers blancs à cagoules, ou encore des bébés vagissants, des insectes en pantalons, des oisillons informes... C'était horrible, au commencement, mais je me gardais de lever la main sur eux, malgré tout mon désir de les tuer à coups de bêche... J'ai vaincu, lentement, ma frayeur, ma colère, ma haine. Ces petits monstres étaient ma punition, le visage même de mon péché. Ce que je détestais en eux, c'était moi-même. Ce que je devais y adorer, c'était la justice divine.

Il m'a fallu du temps, mais j'ai fini par les aimer, par les accueillir avec amitié. Ils venaient quelquefois dans ma cellule, ou bien encore à la chapelle, où ils m'importunaient jusque dans mes prières. Mais en fin de compte, les accep-

ter, c'était aussi une prière. Prier, ce n'est pas seulement prononcer des paroles : c'est vouloir uniquement, totalement, tout ce que veut Dieu.

Alors les monstres sont partis, comme ils étaient venus, sans que j'en sois soulagé, sans que je les regrette. Le nouveau prier, qui avait succédé à l'ancien, s'est mis alors à m'imposer de lourdes tâches, soit qu'il m'ait pris en haine, soit au contraire qu'il m'ait jugé digne d'un supplément d'épreuves. Je ne cherchais d'ailleurs pas à connaître ses raisons, qui étaient son affaire, non la mienne.

C'est alors qu'un beau jour le dragon est venu.

C'était l'époque de la moisson, nous étions en pleins champs. De la rivière proche est sortie une tête géante, une tête plate, pierreuse, suivie d'un long cou, puis d'un corps écailleux, ruisselant, qui s'est hissé avec effort sur la berge. Ce corps, à lui tout seul, sans la tête et la queue, était presque aussi long et gros que la chapelle du monastère. Sa couleur était grise, d'un gris sale, un peu jaune. Le monstre balançait sa tête, en nous regardant l'un après l'autre, comme pour choisir celui qu'il voulait dévorer.

Les autres frères se sont enfuis avec des cris, rompant ainsi la règle. J'ai fui aussi, mais sans crier, et les ai rejoints dans la chapelle. Plusieurs prenaient de l'eau bénite, ce qui me faisait sourire. Si ce dragon est là, pensais-je, c'est que Dieu y consent. Et que peut l'eau bénite contre le consentement de Dieu ? Le monstre s'avavançait, pendant ce temps, sa tête dominait les toits, il allait renverser les murs... Alors j'ai réfléchi, très vite : ou bien cette bête n'est qu'une illusion, donc sans danger réel, ou bien elle est vraie. Si elle est vraie, c'est sans aucun doute moi qu'elle cherche, moi le pécheur, moi le criminel, et mon devoir est de me donner à elle, car elle me trouvera, de toute manière, et je dois même remercier le ciel de me l'avoir envoyée.

Je suis donc ressorti de la chapelle, malgré les cris de mes frères, et je suis retourné dans le champ près de la rivière. Le dragon était là, il avait même encore grandi, mais il ne menaçait plus personne. Devenu immense, il dominait

le monde, il était comme peint sur le ciel et s'effaçait petit à petit, avec un sourire.

J'ai compris, ce jour-là, que si nous devons lutter, chacun pour soi, contre le mal, c'est une grande erreur que de vouloir anéantir le mal. C'est même la grande erreur, le péché contre Dieu.

C'est après cela, je crois, que ma vie a changé. Ce même prieur dont j'ai parlé, qui me persécutait, m'a fait venir dans son bureau. Sans s'expliquer le moins du monde, sans même me dire si c'était là une punition ou au contraire une récompense, il m'a confié une mission. Je devais quitter le monastère et, toujours en silence, voyager de village en village, mendiant mon pain et couchant dans les granges, pour chasser les vampires qui infestaient alors tout le pays.

J'ai écouté ses ordres, je me suis incliné et je suis parti.

Des vampires, j'en ai vu, et de toutes sortes. Ceux qui sucent le sang des vivants, ceux qui mangent la chair des morts, soit au cimetière, après les avoir déterrés, soit à l'église, la nuit, avant qu'on les enterre. Certains d'entre eux prennent des formes d'animaux : oiseaux dentus, chauve-souris, renards, blaireaux et loups. Certains s'incarnent, pour se cacher, dans des animaux domestiques.

Au lieu de les fuir, je les aimais, et c'est ainsi seulement que j'en venais à bout. Comme l'Homme d'argent, comme le dragon de la rivière, comme tous ces petits monstres que ma bêche mettait à jour, je les considérais comme des paroles de Dieu, comme des instruments malheureux de la volonté divine. Ils devinaient en moi ce respect, cet amour, et, quand je les regardais, cessaient de menacer. Alors je m'approchais d'eux, et je faisais sur eux le signe de la croix. S'ils avaient forme humaine, je faisais mieux encore : je leur prenais la main droite, et je les faisais se signer eux-mêmes. Ils tombaient aussitôt en poussière.

Pendant des mois, des années peut-être, j'ai mené cette vie. Et puis, un jour, j'ai su que j'étais dans l'erreur.

C'était un soir, j'étais à genoux dans un coin d'écurie,

en train de prier avant de me coucher pour dormir. J'étais bien éveillé, j'en suis sûr... J'arrivais à la fin de ma dernière prière quand une lumière très douce est venue du dehors. Les bêtes, dans leurs stalles, ont remué doucement. Moi, surpris, j'ai levé la tête. Jésus-Christ, en personne, était à la porte.

— Viens, m'a-t-il dit.

Je me suis levé, je l'ai suivi. Il m'a pris par la main et nous avons volé jusqu'au sommet d'une montagne, d'où nous apercevions tous les royaumes de la terre. Il m'a montré le soleil en me disant :

— Regarde.

Le soleil était rouge et il s'enflait, s'enflait, comme une bulle de savon. Au-dessous de nous, très vite, la campagne a jauni, puis bruni, puis noirci. Les forêts ont pris feu, toutes ensemble, pendant que les mers, les océans, les fleuves, se changeaient en vapeur. Bientôt je n'ai plus vu qu'un nuage blanc et bouillant qui remplissait le monde, et cachait le soleil lui-même. Mais je n'avais pas peur, car Jésus me touchait toujours, et murmurait à mon oreille :

— Tu viens de voir le Jugement par le feu. A présent, tu vas voir le Jugement par l'eau.

Alors il s'est mis à pleuvoir à verse, furieusement, par paquets, par cascades. Le nuage s'est allégé, et j'ai revu le ciel, pendant que des trombes d'eau roulaient, dévastant tout, emportant tout, par les vallées et les plaines de la terre. Un soleil rubicond, énorme, dominait l'horizon, comme une grosse orange, et se dégonflait rapidement, comme un ballon d'enfant percé d'un trou d'épingle. Un court moment plus tard, l'air était redevenu limpide, on voyait jusqu'au moindre détail, et la terre, cette fois, était couverte de glace. Quant au soleil, ce n'était plus qu'une grosse étoile, mais si blanche et si forte qu'elle éclairait comme la lune. Dans la nuit transparente, Jésus me regardait avec un doux sourire :

— Ce que tu vois maintenant, m'a-t-il dit, c'est la nouvelle Jérusalem, et je vais y descendre pour juger les morts-vivants.

Je me souviens qu'alors j'ai fait cette réflexion : Pourquoi dit-il *les morts-vivants*, et non, comme je l'avais appris, *les vivants et les morts* ?

Il connaissait toutes mes pensées, bien sûr, mais il ne m'a pas répondu. De mon côté, j'avais fait vœu de silence, et puis je n'allais pas discuter les paroles du Christ... Je n'ai donc rien dit pendant que, lui et moi, nous descendions de la montagne et que nous cheminions sur une terre gelée, recouverte d'une glace lisse et blanche et brillante comme une pierre de tombeau... Nous marchions donc, sur cette plaine morte, et puis des hommes nous ont rejoints : un d'abord, deux, puis trois, puis dix, puis vingt, puis cent, puis des centaines, puis mille et enfin des milliers. Au bout de plusieurs heures, Jésus s'est arrêté, puis s'est retourné vers eux. Ils se sont mis à genoux. Alors il me les a montrés, d'un geste grand et doux, en me disant :

— Voici mon peuple.

Alors j'ai bien regardé, et j'ai enfin compris que c'étaient les vampires. Eux seuls pouvaient survivre à l'embrasement du monde, à l'inondation et au gel. C'étaient donc eux les corps glorieux, les Elus du Seigneur, c'étaient leurs noms qui étaient inscrits sur le Livre de Vie de l'Agneau. Quant aux simples mortels, chrétiens ou non, ils étaient morts depuis longtemps, et sans retour ; Dieu lui-même les avait oubliés. Moi le premier, j'étais anéanti, car tout cela n'était, bien sûr, qu'une vision prophétique.

— Maintenant, m'a dit Jésus, rentre en toi-même et accomplis ta destinée. Je ne te reproche pas d'avoir persécuté mon peuple, car tu n'as pu le faire qu'avec ma permission, et tu n'as tué que ceux qui devaient mourir. Mais respecte à présent mes Elus, car ceux qui restent sont destinés à vivre éternellement, bien après que tu auras disparu.

Il n'avait pas fini ces mots que je me retrouvais, à genoux, les yeux ouverts, dans l'écurie, articulant machinalement les derniers mots de ma dernière prière.

A partir du lendemain, j'ai cessé de détruire les vampires. Quand je les reconnaissais, quand mon regard croisait le leur, je me contentais de les saluer, et je les laissais aller à la volonté du ciel.

Les paysans l'ont vite compris, et ils se sont imaginés que j'étais contaminé, que j'étais devenu l'un des leurs, en quoi ils se trompaient, malheureusement... Alors on m'a regardé de travers, on m'a chassé, en me lançant des cailloux, d'un village à l'autre... Un jour enfin, quatre hommes courageux m'ont pris, ligoté, attaché à une poutre, et emporté ainsi, sur leurs épaules, comme un loup, jusqu'à mon monastère.

Une fois là, on m'a examiné, exorcisé, trempé dans l'eau bénite... Comme je ne m'en portais pas plus mal, le prieur, mon ennemi, m'a chargé des travaux les plus durs, les plus sales, les plus humiliants. J'ai accepté avec reconnaissance. Pourquoi non ? Puisqu'aussi bien ces travaux-là doivent être faits, qu'importe qu'ils le soient par moi ou par un autre ?

Ce prieur-là est mort, à son tour, et après lui ses successeurs m'ont traité de même. Il y en a eu, si je me rappelle bien, trois ou quatre... Je vieillissais, je me fatiguais de plus en plus, mais Dieu m'aidait, parfois, dans mon travail me faisait revenir en arrière, au temps de mes années fortes. Une fois même, en vidant les ordures, je me suis transporté, en esprit, dans le bureau de l'ancien prieur, le premier, celui que j'avais tué. Et il me permettait de le tuer de nouveau, pour reprendre des forces.

A ce signe, j'ai compris que j'étais enfin sorti de l'Enfer, et que Dieu m'avait pardonné. Toutefois, je le savais aussi, je n'aurais pas la Vie Eternelle, puisque je n'étais pas vampire... Mais Dieu fait ce qu'il veut, je n'ai qu'à me soumettre...

Et puis, ces derniers temps, les époques, les années, se sont de plus en plus mélangées. Tantôt j'étais jeune, tantôt j'étais vieux. Tantôt j'étais dehors, à chasser les vampires, tantôt dans le jardin, à déterrer les petites bêtes, ou dans le champ, à regarder sortir le dragon de la rivière. Tantôt le monastère était plein, et je travaillais autant avec les moines morts qu'avec les moines vivants, et tantôt, au contraire, nous n'étions que deux ou trois, avec un des derniers prieurs.

Enfin vous êtes venus, vous autres, en me disant qu'il

me fallait vous suivre, et que Dieu, par décision du Gouvernement, n'existait plus. En êtes-vous certains, seulement ? Ça me paraît dur à croire, mais après tout je ne suis qu'un ignorant. Si Dieu a jugé bon de cesser d'exister, je dois bien l'accepter, comme tout le reste.

Qu'est-ce que vous dites ? Je suis libre ?

Libre comment ? De quoi ? Et pourquoi faire ? Est-ce que j'étais moins libre avant que vous veniez ? Oui, j'entends bien que j'étais enfermé, je ne pouvais pas sortir à ma fantaisie — mais vous non plus, alors, vous ne pouviez pas entrer... Vous étiez donc aussi enfermés que moi, la clôture était close pour tout le monde...

Bien sûr, le monde est grand, le monastère est petit, mais croyez-vous vraiment que ce soit une question de grandeur ? Je m'explique mal, c'est entendu, je ne sais plus bien parler. Mais supposez, par exemple, une clôture qui coupe le monde en deux... Des deux côtés il y a des gens, qui se regardent les uns les autres, à travers le grillage. Qui est dedans ? Qui est dehors ? Et qui est libre, à votre avis ? Et qui est prisonnier ? Pour moi, ceux qui sont dedans, et prisonniers, sont ceux-là justement qui regardent au-delà de la clôture... Ceux qui ne regardent pas de l'autre côté, et vaquent tranquillement à leurs occupations dans leur moitié de monde, ceux-là sont aussi libres qu'il est possible de l'être... Maintenant, faites avancer d'un pas un des piquets de la clôture. Il y aura un demi-monde qui sera plus petit que l'autre, mais rien ne sera changé pour ceux qui l'habitent. Recommencez encore, et puis encore, toujours... A la fin vous aurez, d'un côté le monastère, et de l'autre l'univers, mais si les gens du monastère savent accepter leur sort, ils seront libres, et si quelqu'un de l'univers n'accepte pas le sien, alors ce sera lui l'esclave, le prisonnier, l'enfermé... Vous comprenez ce que je veux dire ?

Ce que je veux ? Mais rien du tout. Qui suis-je pour vouloir quoi que ce soit ? Pour l'instant, j'ai beaucoup parlé, je n'ai plus l'habitude, alors je me sens fatigué, mais il ne faut pas que cela vous gêne... Si vous avez encore des questions à poser...

# BALZAC ET FLAUBERT <sup>(1)</sup>

## I

Dans les manuels d'histoire de la littérature, Lanson, Desgranges et plus récemment Castex, Balzac et Flaubert sont rangés dans la même catégorie littéraire, celle des romanciers « réalistes ». Ils ont en effet été l'un et l'autre des historiens de la vie privée au XIX<sup>ème</sup> siècle et, plus ou moins complètement, des historiens de la société bourgeoise de cette époque. *Madame Bovary* est une « scène de la vie de province » et nous savons même que Balzac fut proposé comme modèle à Flaubert (2). *L'Education sentimentale* est une « scène de la vie parisienne » et le dernier projet de Flaubert, celui du roman qu'il voulait intituler *Sous Napoléon III*, ressemble par sa conception aux grands romans à cent personnages que Balzac voulait réaliser à la fin de sa vie.

Cette parenté évidente entre les deux œuvres justifie un classement commode. Les romans de Balzac et ceux de Flaubert sont pourtant très différents par leur conception et leur structure ; les préoccupations majeures des deux écrivains, leurs méthodes de travail sont opposées ; enfin l'ensemble monumental édifié par Balzac contraste avec les « morceaux choisis » distingués laissés par Flaubert : fina-

---

(1) D'après une conférence prononcée le 15 mai 1975 devant la Société des Amis de Balzac.

(2) C'est le conseil donné à Flaubert par Louis Bouilhet et Maxime Du Camp après la lecture de *La Tentation de Saint Antoine* : « Prends un sujet terre à terre, un de ces incidents dont la vie bourgeoise est pleine, quelque chose comme *La Cousine Bette* ou *Le Cousin Pons* de Balzac... » (Maxime Du Camp, *Souvenirs Littéraires*, Hachette, 1882, tome I, p. 433).



lement, en tant qu' « écrivain », Flaubert est, jusqu'à un certain point, l'antithèse de Balzac.

Pourtant leur explication de l'homme, et par suite leur vision du monde, ont une remarquable analogie : une lecture attentive des romans de Flaubert et des projets qu'il a conçus indique sur certains points une communauté d'inspiration avec Balzac et révèle même des dispositions physiologiques similaires qu'il est intéressant de relever.

Les différences entre les deux œuvres sont si connues et si évidentes qu'il est inutile de les développer. Nous insisterons seulement sur celles que l'on ne discerne qu'à analyse.

L'examen des manuscrits de Balzac et de Flaubert nous donne déjà une première indication. Il révèle deux méthodes de travail toutes contraires. Balzac part d'un premier jet manuscrit qu'il enrichit dans les marges d'additions et souvent même de compléments assez importants : on sent qu'il découvre en écrivant des prolongements de son sujet, des apparentements ou des détails qu'il n'avait pas aperçus du premier coup. Il lui faut rapidement des épreuves, parfois provisoires (ce sont les fameuses compositions en têtes de clous) qui lui permettent de voir l'ensemble de son travail, de l'augmenter à nouveau, de le profiler. Le même travail de gonflement, de *nourriture* progressive du projet initial, se poursuit sur les épreuves. Si bien que le texte que l'on imprime est souvent le double de celui du manuscrit.

Flaubert au contraire part d'un plan précis et complet de son roman, qu'il appelle un *scénario*. Ce plan tient tout entier sur une grande feuille de papier ministre, sur laquelle sont déjà indiquées les divisions en chapitres. Des idées nouvelles, des détails peuvent *venir* pendant la mise au point de ce plan : ces additions, généralement mineures, sont notées en interligne sur ce scénario général. Ensuite, Flaubert reprend son plan chapitre par chapitre et chaque chapitre est l'objet d'un scénario particulier rédigé et éventuellement enrichi selon la même méthode. Ces scénarios de chapitres produisent à leur tour des scénarios partiels dans lesquels on voit apparaître déjà des attaques de phrases, des esquisses de rédaction, des répliques. Et quand Flaubert se met à

rédiger, il n'a plus qu'à développer *froidement*, sans aucune fièvre, chacun des petits sommaires qu'il a établis, n'ayant plus d'autre souci que la perfection de l'expression et la ligne *mélodique* du récit. Et, contrairement à Balzac, il n'ajoute rien par les épreuves, qui ne portent que des corrections de style.

Ainsi Balzac est essentiellement un improvisateur, et, par tempérament, un créateur. C'est son idée de roman qui le séduit, et elle est une *idée force* qui pousse biologiquement à la manière d'un jeune arbre, projette ses rameaux, se gonfle et fleurit d'elle-même. Flaubert, au contraire, est un peintre et même un peintre du dimanche qui dessine sagement sur sa toile tout ce qu'il veut représenter et ensuite remplit de couleur chacune des divisions de son esquisse, recherchant patiemment la nuance, s'intéressant au fondu, à l'unité harmonique de l'ensemble.

Ces deux méthodes aboutissent à deux manières différentes d'écrire. mais, ce qui est bien plus important, ces deux méthodes ont pour conséquence ou pour origine deux structures très différentes du roman.

Balzac est un industriel du roman. Il a ses prototypes qu'il variera souvent et qu'il enrichira, mais plutôt par un échange des pièces, par une disposition ingénieuse et nouvelle qui ne changent rien au dispositif principal. Il y a toujours au début de ses romans une longue exposition suivie de préparations qui ont pour objet de nous faire comprendre l'importance des enjeux pour les différents personnages et ce qu'il y a de dramatique dans la lutte qui va s'engager. Puis viennent une ou plusieurs « scènes » décisives, car un roman de Balzac se joue presque toujours dans une crise. Ensuite le romancier montre les conséquences de cette crise, l'accélération du drame dans un dénouement rapide, brutal, dans lequel la dernière image nous sert à percevoir clairement les ravages apportés dans une famille ou chez un homme par une passion qui a tout détruit.

Le roman de Flaubert est, au contraire, un récit de structure linéaire, dans lequel le romancier s'interdit la trajectoire savante de Balzac. Les scènes se succèdent comme:

autant de petits tableaux dans lesquels la description des sentiments l'emporte. Le drame, lorsqu'il apparaît, est tardif : quelquefois, il est insensible. Les grandes scènes sont visuelles (par exemple la scène des comices dans *Madame Bovary*). Et la perfection de chacun de ces tableaux conçu comme un ensemble, importe plus à Flaubert que le mouvement dramatique. Il veut pourtant que son roman « fasse la pyramide ». Il se désole quand ce résultat n'est pas obtenu. Mais cette expression, que Flaubert n'a pas daigné commenter, ne désigne assurément pas les moments les plus forts d'une tension dramatique. C'est plutôt chez Flaubert une expression de nature esthétique qui s'applique au profil ou, si l'on veut, au galbe du roman.

Ces différences de structure correspondent à deux conceptions inconciliables de l'objectif du romancier. Chez Balzac l'intérêt dramatique est le moyen principal du romancier. Sa description de la société, son herbier social ne seront vivants, et même ne seront intelligibles que s'ils sont parcourus par ce courant électrique du drame qui les ordonne et les rend sensibles. Le « drame » est le mot qui revient constamment dans la définition qu'il donne de ses œuvres. « Le drame anime... le drame vivifie... le drame fait palpiter... ». Ce sont là les expressions qu'on trouve à chaque ligne dans les présentations des *Scènes de la vie privée* ou des *Études de mœurs* qui sont signées par Philarète Chasles et Félix Davin, porte-parole de Balzac. Et Balzac lui-même n'hésite pas à affirmer que si le lecteur n'oublie pas en lisant l'heure de son dîner, le romancier n'a pas atteint son objectif. Il compare aussi l'art du romancier à celui du jardinier qui cultive en serre les pêches de Montreuil beaucoup plus belles que celles qui poussent en d'humbles vergers.

Ces maximes sont inintelligibles pour Flaubert. Lui, a un respect scrupuleux de la vérité ou, s'il invente, de la vraisemblance. Nous en avons un exemple bien caractéristique dans *Madame Bovary*. Pourquoi dans *Madame Bovary*, qui est l'histoire d'Emma Bovary, le premier quart du roman est-il consacré au premier mariage de Charles Bovary avec une veuve plus âgée que lui ? Ne suffisait-il pas de dire que Charles Bovary était un veuf déçu par un premier mariage

peu appétissant ? Mais ce prologue faisait partie de l'histoire de Delamare et c'est cette histoire que Flaubert avait entrepris de raconter. Par respect de la vérité, il conserve ce début encombrant et peu utile que Balzac eût certainement éliminé.

Il ne faut pas en déduire que Flaubert n'avait aucun souci de la technique du roman. Mais c'était pour lui une technique du récit. Reprenant l'apologue de la pêche de Montreuil, il explique à Alphonse Daudet qu'un roman ne peut être une reproduction intégrale de la réalité, que le romancier choisit inévitablement. Mais s'il choisit, il n'arrange pas : il éclaire certaines parties de préférence à d'autres, il n'expose pas tout dans le même registre, il ménage des zones de pénombre. Ce sont là des habiletés de conteur et non des artifices de mise en œuvre.

Mais alors, ce qu'on désigne du même nom de *réalisme*, chez Balzac et chez Flaubert, n'est-ce pas deux manières différentes de *traiter* la réalité ? Ou plutôt, ne faut-il pas distinguer deux sortes de réalisme, un réalisme qu'on pourrait appeler *statique*, celui qui s'applique aux descriptions, à la représentation d'un certain milieu, et un réalisme qu'il faudrait appeler *structurel*, celui qui s'applique au choix des événements et à la conduite de l'action ?

Si l'on nous suit dans cette distinction, on s'aperçoit vite qu'il y a une filiation certaine de Balzac à Flaubert lorsqu'on parle de réalisme *statique*. Ils sont tous les deux des maîtres de la description, et il importe peu que ces descriptions soient plus complètes, plus feuillues et surtout plus chargées de présages chez Balzac, plus subtiles, plus nuancées et surtout plus désintéressées chez Flaubert : c'est bien la même école. Et il est sans doute inutile sur ce point de citer des exemples que chaque lecteur trouvera facilement dans sa mémoire.

Il n'en est pas de même lorsqu'on parle de réalisme *structurel*. Là, les méthodes de création de Flaubert et de Balzac sont tout à fait opposées. Dans le choix des événements, Flaubert est scrupuleux, timoré même. Seul le développement logique des caractères amène des événements,

le hasard n'est qu'un fournisseur discret auquel on demande compte de chaque intervention, les *péripéties* sont exceptionnelles et aucune n'a pour objet de tenir en haleine la curiosité du lecteur, mais elles ne sont que l'aboutissement d'une situation que le romancier a posée. Le *pathétique* n'est pas un ressort inconnu à Flaubert (ainsi les dernières démarches affolées d'Emma Bovary, les circonstances de sa mort, son enterrement) mais il est un *résultat*, il n'est pas sollicité par quelque ingéniosité du romancier. Le *dramatique*, en revanche, répugne à Flaubert. Cela vient à la fois de sa probité de romancier, car la vie ne dispense pas le dramatique aussi abondamment que peut le faire l'affabulateur, et aussi des caractères qu'il met en scène, qui sont le plus souvent ceux de personnages passifs, qu'ils soient conduits par leur rêve comme Emma Bovary ou qu'ils soient des médiocres ou des ratés comme Frédéric Moreau. D'autres part, Flaubert n'invente pas, il se réfère presque toujours à une *donnée* sur laquelle il brode, mais qu'il ne peut transformer par des coups de théâtre ; il est donc tenu en lisière par ce qu'il a accepté de la réalité, tandis que Balzac invente volontiers, en tous cas, dispose ce qu'il appelle les *masses* de son roman en vue de l'intensité dramatique et de la « leçon » à dégager.

Il en résulte que Flaubert, aux dépens de *l'intérêt dramatique*, s'écarte peu de la vraisemblance, tandis qu'il faut bien avouer que Balzac la néglige parfois. Si bien qu'on peut se demander si le réalisme *statique* de Balzac n'est pas destiné à masquer sa désinvolture *structurelle*, s'il n'est pas une sorte de trompe-l'œil, tandis que le vrai réaliste est Flaubert, qui ennuie parfois, mais qui ne trompe jamais.

Cette comparaison nous entraînerait loin, la désinvolture de Balzac à l'égard du réalisme *structurel* étant grande. Et je ne me borne pas à désigner ici ces incidents ou ces coups de théâtre invraisemblables qu'on trouve relevés dans tous les actes d'accusations dressés contre Balzac, mais des gauchissements de la réalité plus sournois, plus inaperçus, qui pourraient faire parler d'un *irréalisme* de Balzac quand il s'agit de la description de son temps.

Alors que douze ans seulement séparent Flaubert des événements de 1848 quand il commence *L'Éducation sentimentale* et qu'il lui faut néanmoins une énorme documentation (3) pour reconstituer la réalité de la vie publique et privée en cette année relativement proche, que, d'autre part, il s'interdit toute péripétie qui ne soit pas rigoureusement enchaînée dans le tissu des événements, Balzac, au contraire, n'éprouve le besoin de constituer aucun dossier, lorsqu'il écrit *César Birotteau*, pour vérifier le fonctionnement réel du crédit à une époque qui se situe dix-huit ans avant le moment où il écrit. La faillite qu'il décrit repose sur des souvenirs personnels encore assez présents pour qu'une enquête sur ce point soit superflue. Mais, après avoir admiré le mécanisme exact et inexorable qui nous est exposé dans le roman, ne nous posons-nous pas bien des questions qui restent sans réponse ? Comment ! Birotteau est le premier parfumeur de Paris, il a une situation qui n'appartient aujourd'hui qu'à des maisons de commerce illustres, il a fait une spéculation excellente sur les terrains de la Madeleine qui n'est pas immédiatement réalisable, mais qui est un investissement dont personne ne peut nier les bénéfices futurs ; il a une réputation de premier ordre sur la place et il a présentement une importante participation dans une affaire qui a l'avenir fabriquera directement ses produits. Comment, avec de pareils éléments d'actif, Birotteau n'arrive-t-il pas à trouver soit une hypothèque, soit une commandite, soit un capitaliste disposé à participer à son affaire ? Comment peut-on croire sérieusement qu'il n'y ait à cette date que trois banquiers à Paris et qu'il suffise que des ressentiments personnels ou des calculs sournois interviennent pour que ces trois banquiers refusent une affaire excellente pour eux et pour leurs commettants ? M. Jean-Hervé Donnard, dans sa thèse sur *Les Réalités économiques et sociales dans « La Comédie humaine »*, nous rappelle opportunément que la banque, telle qu'elle fonctionnait en 1824, se souciait peu des commerçants moyens de la place. Mais cette affirmation

---

(3) Cette documentation occupe 42 pages in-8° dans l'édition des *Œuvres complètes* de Flaubert par le Club de l'Honnête Homme qui l'a publiée pour la première fois.

se réfère à une *Histoire de la banque* éditée en 1881. Cet ouvrage n'est-il pas un peu ancien ? Cette difficulté ne mérite-t-elle pas une enquête que l'historien de Balzac doit faire puisque Balzac l'a allégrement esquivée ? Combien y avait-il de banques à Paris en 1824 ? Étaient-elles si indifférentes qu'on nous le dit aux négociants de la place ? Balzac ne dit-il pas lui-même le contraire, puisque c'est une vengeance personnelle et du Tillet qui lui dicte son refus ? Qu'on imagine les petits carnets de Flaubert sur l'état du crédit en 1824 ! Mais alors, il n'y avait pas de faillite de César Birotteau. C'est qu'en effet il ne devait pas y avoir de faillite de César Birotteau. Là, on voit la main du monstreur de marionnettes.

On la voit ailleurs encore, et bien souvent. Prenons un autre exemple. Laissons de côté les extravagances de *Splendeurs et misères des courtisanes* qu'un dossier sérieux sur la police eût rendues impossibles. Et ne prenons que la moindre des invraisemblances d'une intrigue digne des metteurs en scène d'Hollywood. Comment Lucien de Rubempré a-t-il pu être présenté à l'hôtel de Grandlieu ? Le duc de Grandlieu est l'ami personnel du roi, il a donc à sa disposition non seulement les renseignements du ministère de l'Intérieur, mais ceux de la police personnelle de Louis XVIII. Le marquis de la Mole, dans *Le Rouge et le Noir*, est un personnage d'un rang moins considérable que le duc de Grandlieu et qui n'a pas les mêmes moyens d'information : toutefois les jeunes gens qui sont présentés dans son salon et qui peuvent approcher Mathilde de la Mole sont tous des officiers de la Garde ou de la Maison du roi dont les familles sont connues, dont les preuves de noblesse ont été épluchées par les services du protocole. La présentation de Lucien de Rubempré à l'hôtel de Grandlieu, et plus encore ses prétentions, sont impossibles dans la réalité. Mais là encore, comme dans *César Birotteau*, pour que le roman existe, il fallait que cette présentation eût lieu.

On pourrait multiplier les exemples. Cette énumération amènerait à souhaiter une enquête qui n'a guère été faite et qui est pourtant bien nécessaire. Balzac est-il un témoin exact de son temps ? Quelle est dans *La Comédie humaine*

la part de la dramaturgie et la part de la vérité ? Nous pouvons faire une histoire de la révolution de 1848 à l'aide de *L'Education sentimentale*. Ne serait-il pas bien imprudent de faire une histoire de la Restauration d'après *La Comédie humaine* ? Une telle enquête éliminerait peut-être bon nombre de faux problèmes qui occupent de plus en plus de place dans la bibliographie balzacienne.

à suivre



Charles FILIPPI.

## Pages choisies de l'Histoire de la Résistance

*D'une lettre au Monde citée par Charles Filippi dans le n° du 26 juin de Rivarol :*

*« Votre journal a publié dans son numéro daté du 23 avril, le compte rendu très détaillé d'une exécution au Libéria.*

Il m'est arrivé d'assister à un tel genre d'exécution et à une sorte de procès analogue à celui qu'ont dû subir les fusillés du Libéria.

En ce temps-là avait été instituée une sorte de tribunal populaire portant le beau qualificatif de « Cour martiale ».

Si ma mémoire est bonne, il a siégé pendant je ne sais combien de mois, presque tous les jours, au palais de justice de la ville. Il jugeait, chaque fois, en trois heures, vingt et un accusés. Dix-neuf étaient condamnés à mort. Sur ces dix-neuf, deux étaient graciés.

Les accusés étaient assistés d'avocats qui plaidaient deux à trois minutes. C'était, en effet, largement suffisant.

J'ai assisté à l'un de ces procès. Je ne pourrai jamais oublier l'interrogatoire de l'un des accusés :

- Quel âge avez-vous ?
- Quinze ans.
- Vous étiez milicien ?
- Oui.
- Avez-vous porté les armes contre les maquis ?
- Jamais. J'avais suivi un stage d'infirmier.
- Si vous étiez allé en opération contre les maquis, auriez-vous soigné les *miliciens* blessés ?
- ...(En effet, que pouvait-il être répondu ?).

Le réquisitoire dura seulement le temps par l'accusation de dire qu'il avait gagné ses galons (de capitaine) sur les champs de bataille et d'énumérer les noms des accusés pour lesquels il demandait la peine de mort.

Le milicien de quinze ans, infirmier, fut condamné à mort. Je l'ai vu mourir.

Les condamnés furent amenés en car.

Les sept premiers condamnés à « exécuter » furent placés devant les poteaux. Ils ne furent pas liés. Ils n'eurent pas les yeux bandés.

Après la salve, le chef du peloton, mitrailleuse sur le bras gauche, pistolet à la main droite, cigarette embouchée dans un fume-cigarette aux lèvres, s'approcha lentement des corps et, posément, donna des coups de grâce, allant de l'un à l'autre, tâtant des pouls, revenant à un corps pour tirer à nouveau une fois, deux fois.

Pendant ce temps, les autres condamnés attendaient et regardaient...

Ensuite vint le tour des croque-morts qui firent la mise en bière devant les poteaux.

Le même cérémonial recommença, pour les sept condamnés suivants, puis pour les derniers.

Je vous laisse le soin d'imaginer au bout de combien de temps après l'arrivée sur les lieux des condamnés la troisième salve retentit.

Cette « exécution », vous l'avez compris, et le prétendu « procès » qui la justifia, n'eurent lieu ni au pays d'Amin Dada, ni au pays de Bokassa 1er, ni au pays de Khomeiny, ni chez Videla ou autre Pinochet.

J'ai été témoin de ces faits à Montpellier (France), après la Libération, dans un pays fier d'être redevenu républicain, démocrate, respectueux des droits de l'homme. »

---

Le Gérant : Maurice BARDECHE

N° Commission Paritaire : 26501

Imprimerie Nouvelle — 79100 THOUARS

Dépôt Légal : Juillet-Août 1980

## ***D'un nouveau complot contre le "prêt à porter"***

Deux officines de « prêt à porter » commercial et intellectuel ayant été l'objet d'agressions qui n'émeuvent guère quand d'autres en sont victimes, la presse et la radio ont donné à ce qu'il faut bien appeler malheureusement un « fait divers » de notre temps une publicité tapageuse qui n'est pas moins révélatrice que les faits qui en ont été l'origine. L'indignation véhémement et unanime qui a été exprimée à cette occasion à rendre manifeste, en effet, la toute puissance sur les **mass media** de notre pays d'une minorité despotique et provocante, dont l'objectif est moins de se protéger que d'interdire et qui souhaite surtout que des lois proscrivent toute discussion qui les gêne, tout redressement de l'histoire et finalement toute orientation intellectuelle qui leur déplaît. Cette campagne de presse si largement répercutée a prouvé que cette minorité agissante n'hésitait pas à accuser sur des présomptions téméraires, à conclure d'après des graffiti que tout le monde peut faire et sur des insignes que tout le monde peut se procurer, à forger sur ce néant une conspiration spectaculaire pour exiger contre ceux qui les dénoncent le renforcement d'une législation répressive qu'on rejette lorsqu'il s'agit de notre sécurité. Il a fallu convenir finalement que les clameurs ne sont pas des preuves et renoncer, judiciairement du moins, à ce complot « noir » dont on attendait de si beaux fruits. Mais reconnaissons, en cette affaire, dans le grossissement des faits, dans l'orchestration, dans la culpabilité annoncée sans preuves, tous les signes qui préludent à une épuration non seulement des hommes, mais des idées. On en restera, pour l'instant, au lavage de cerveau, lessive imparfaite. Mais ce « montage » nous annonce dès maintenant qu'on aspire déjà à la proscription des idées.

D. O.

